

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1941

THÈSE

N°

245

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Jane GOVAERTS née RÉGIS

Née le 8 mai 1914, à Paris

UN MÉDECIN AU SERVICE DE L'HISTOIRE
LE DOCTEUR AUGUSTIN CABANÈS

Président : LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1941

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1941

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Jane GOVAERTS née RÉGIS

Née le 8 mai 1914, à Paris

**UN MÉDECIN AU SERVICE DE L'HISTOIRE
LE DOCTEUR AUGUSTIN CABANÈS**

Président : LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1941

LE DOYEN... BAUDOUIN

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSK I.
Bactériologie	Robert DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	PASTEUR-VALLERY.
	RADOT.
Pathologie chirurgicale	MONDOR.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	AUBERTIN.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	N...
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LÉVY-VALENSI.
Pathologie expérimentale et comparée	Henri BENARD.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
	ABRAMI.
Clinique médicale	FIESSINGER.
	LOEPER.
	RATHERY.
	LEREBoullet.
	N...
Hygiène et clinique de la première enfance	LAIGNEL-LAVASTINE
Clinique des maladies des enfants	GOUGEROT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	GUILLAIN.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	LEMIERRE.
Clinique des maladies du système nerveux	N...
Clinique des maladies infectieuses	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
Clinique chirurgicale	LENGORMANT.
	VELTER.
Clinique ophtalmologique	CHEVASSU.
Clinique urologique	COUVELAIRE
	JEANNIN.
Clinique d'accouchements	LÉVY-SOLAL.
	MOCQUOT.
Clinique gynécologique	OMBRÉDANNE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	HARVIER.
Clinique thérapeutique médicale	LEMAITRE.
Clinique oto-rhino-laryngologique	N...
Clinique thérapeutique chirurgicale	M. VILLARET.
Clinique propédeutique	TROISIER.
Clinique de la tuberculose	MATHIEU.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	LAUBRY.
Clinique de cardiologie	Clovis VINCENT.
Clinique de neuro-chirurgie	N...
Assistance médico-sociale	HAZARD.
	MULON
Professeurs sans chaire	OLIVIER.
	SANNIÉ.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

AMELINE Pathologie chirurgicale.
BARIÉTY..... Pathologie médicale.
BERNARD Etienne. Pathologie médicale.
BESANÇON (Justin) Hydrologie.
BONNET..... Bactériologie.
BOULANGER.. Chimie.
BOULIN..... Pathologie médicale.
BROUET..... Pathologie médicale.
BULLIARD.... Histologie.
CACHERA Pathologie médicale.
CORDIER..... Anatomie.
COSTE..... Pathologie médicale.
COUVELAIRE (Roger). Urologie.
DELARUE Anatomie pathologique.
DELAY Pathologie médicale.
DEGREZ (H.).. Physique.
DESOILLE.... Médecine légale.
DIGONNET.... Obstétrique.
DOGNON..... Physique.
FEVRE..... Pathologie chirurgicale.
FUNCK-BRENTANO. Pathologie chirurgi-
cale.
G ALLIARD Parasitologie.
GARCIN..... Pathologie médicale.
M^{lle} GAUTHIER-VILLARS. Anatomie pa-
thologique.

MM.

DE GENNES... Pathologie médicale.
GIROUD..... Histologie.
HAGUENAU... Pathologie médicale.
HALPHEN.... Oto-rhino-laryngologie.
JOANNON..... Hygiène.
LACOMME..... Obstétrique.
LANTUÉJOUL. Obstétrique.
LAVIER..... Parasitologie.
LELONG..... Pathologie médicale.
LEMAIRE Pathologie expérimentale.
LENÈGRE Pathologie médicale.
M^{lle} J. LÉVY... Pharmacologie.
MARCHAL Pathologie médicale.
MÉNÉGAUX... Pathologie chirurgicale.
MOLLARET... Pathologie médicale.
MOUQUIN.... Pathologie médicale.
PATEL Pathologie chirurgicale.
PETIT-DUTAILLIS. Pathologie chirurgicale
RENARD..... Ophtalmologie.
RICHET..... Physiologie.
SÉNÈQUE.... Pathologie chirurgicale.
SICARD Pathologie chirurgicale.
SOULIE Pathologie médicale.
SUREAU..... Obstétrique.
TURPIN..... Pathologie médicale.
WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
BUSQUET Pharmacologie.
CHAILLEY-BERT Physiologie.
GUÉNIOT..... Obstétrique.
HEITZ-BOYER.. Pathologie chirurgicale.
HUGUENIN..... Anatomie pathologique.

MM.

LARDENNOIS... Pathologie chirurgicale.
LE LORIER..... Obstétrique.
NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.
PIÉDELIÈVRE.. Médecine légale.
VAUDESCAL.... Obstétrique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.		MM.	
ALAJOUANINE...	Clinique médicale.	BASSET	Clinique chirurgicale.
BRULÉ.....		BROCQ.....	
CATHALA.....		CADENAT.....	
CHABROL.....		GATELLIER...	
CHEVALLIER....		de GAUDART	
DONZELOT		d'ALLAINES	
DUVOIR		LEVEUF	
GASTINEL		MOULONGUET	
LAROCHE (G.)...		MOURE	
LIAN		QUENU	
MOREAU		FEY	
SÉZARY			

MM.	
ECALLE.....	Clinique obstétricale.
METZGER.....	
PORTES.....	
VIGNES.....	

V. — CHARGES DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé	Éducation physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON MARI

*En souvenir de notre commune scolarité
médicale durant laquelle nous eûmes le
bonheur de nous connaître et de nous unir.*

A MES PARENTS

*Avec toute ma tendresse et mon infinie
reconnaissance.*

A MON FRÈRE

*En témoignage de la profonde affection
qui nous unit.*

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur de Clinique des maladies mentales et de l'encéphale
Membre de l'Académie de Médecine
Officier de la Légion d'honneur

Qui m'a fait l'honneur d'accepter la présidence de cette thèse.

A MES PROFESSEURS

A MES AMIS

Avant-propos.

« Le journalisme mène à tout, à condition d'en sortir », prétend un adage connu. A la lecture du livre de Cabanès intitulé, *Les Évadés de la Médecine*, on serait tenté d'appliquer cette formule à la science d'Hippocrate. Nombreux sont les personnages notoires, célèbres même, qui après avoir étudié la médecine ne l'exercèrent que peu ou pas du tout et dirigèrent leur activité dans une voie toute différente. Les arts, la littérature, les sciences, la politique recueillirent ceux que la médecine ne retint pas. La plupart de ces transfuges gardèrent toutefois un excellent souvenir de leur première vocation, et, au cours de leur vie, se complurent à rappeler leur titre de « Docteur ».

Bien qu'ayant peu pratiqué — il conserva cependant jusqu'en ses dernières années sa charge de Médecin de la Préfecture — Augustin Cabanès ne saurait être considéré comme un « évadé ». Si son nom est peut-être plus connu en Histoire qu'en Médecine, c'est qu'il a presque exclusivement choisi sa clientèle non parmi les vivants mais dans les familles royales et les célébrités du passé.

Ce médecin, qui fut tout à la fois un scientifique, un artiste, un lettré, sut parfaitement harmoniser ses multiples dons au profit de l'Histoire.

C'est la vie de Cabanès, plus particulièrement sa méthode médico-historique et son œuvre que nous nous proposons d'étudier.

I

Biographie d'Augustin Cabanès

Augustin Cabanès naquit le 28 avril 1862 à Gourdon dans le Lot. Son père, pharmacien dans cette ville, était de vieille souche quercynoise. Sa famille de bonne bourgeoisie était connue dans la contrée. Depuis plusieurs générations l'officine de pharmacie passait de père en fils. L'histoire locale mentionne cependant le nom d'un ascendant de Cabanès, homme de lettres.

Augustin Cabanès commença ses études au Collège de Gourdon, puis son père l'envoya terminer son enseignement secondaire au Lycée de Cahors. Reçu bachelier, il vint à Paris s'inscrire à la Faculté de Pharmacie. Sa vive intelligence et sa grande puissance de travail lui permirent de passer brillamment ses examens et le concours de l'Internat en pharmacie des Hôpitaux de Paris.

Dans les salles de garde, dont par la suite il rapporta de piquantes anecdotes en un livre amusant, il se lia d'amitié avec plusieurs internes en médecine. Son esprit curieux, avide de s'instruire, fut très vite

attiré par la profession médicale. Avec l'assentiment paternel, il prit ses inscriptions à la Faculté de Médecine. Sa scolarité médicale terminée, sa Thèse passée, son père lui signifia de venir exercer son art à Gourdon. Mais Cabanès, déjà conquis par ses recherches médico-historiques, refusa de quitter Paris. Parlant de ses études, plus tard, il dira : « Qui a bu une seule fois à ce vin fort et amer, y boira jusqu'à sa mort. » Sa famille pensant l'amener à résipiscence lui supprima toute subvention. C'est mal connaître Augustin Cabanès que croire qu'il cèdera. Il a une volonté tenace. Dès cette époque sa voie est tracée : il restera à Paris, seule ville où il peut satisfaire sa soif d'érudition.

Il s'installe comme médecin de quartier rue du Montparnasse et connaît les durs débuts du jeune praticien. Pour augmenter ses ressources, il devient* médecin du Bureau de Bienfaisance et médecin de la Préfecture. Si ces diverses occupations lui permettent de subvenir à ses besoins, elles ne lui laissent que peu de temps pour se consacrer à ses recherches médico-historiques. Un hasard heureux allait lui procurer la joie d'organiser sa vie à sa convenance.

Il fut présenté au grand chirurgien Péan qui le prit comme anesthésiste. Dès lors, sa vie matérielle assurée, jouissant de plus de liberté, il put reprendre ses chères études.

Déjà sa collaboration était très recherchée. Plusieurs revues médicales : le *Progrès médical*, la *Médecine Internationale* inséraient régulièrement ses articles.

En 1894, il fonda la *Chronique médicale* dont jusqu'à sa mort il fut le Rédacteur en chef.

Avec *Marât inconnu* publié en 1891, Cabanès inaugura la série des livres de médecine historique auxquels viendront bientôt s'adjoindre ceux d'Histoire médicale. Sa production d'abord assez lente — son deuxième ouvrage : *Balzac ignoré* ne parut qu'en 1899 — devait s'accélérer après la mort de Péan, survenue en 1898. A cette époque, renonçant presque entièrement à la clientèle, il ne conserva que sa charge de Médecin de la Préfecture. Le journalisme, les conférences, la composition de ses livres absorbaient toute son activité.

A partir de 1900, chaque année, de nouvelles œuvres de Cabanès sont éditées. S'il rédige seul la plupart de ses ouvrages, quelques-uns cependant sont faits en collaboration. Les Docteurs Barraud, Molinery, Nass, Witkowski furent ses principaux collaborateurs.

Pour accomplir sa lourde tâche, il réglait minutieusement son emploi du temps. Le matin il réunissait les textes, critiquait les documents, préparait ses conférences, écrivait ses articles pour les revues, composait ses livres. L'après-midi était consacrée à la visite des bibliothèques, des musées, des collections privées, des bouquinistes des quais. Le soir, il rentrait chargé de son précieux butin. Aussitôt, avec l'aide de Mme Cabanès, il classait les notes, les textes, les estampes, les reproductions de tableaux célèbres ou inédits, préparant ainsi le travail du lendemain.

D'une grande affabilité, causeur disert et spirituel,

il aimait recevoir chez lui des amis, des savants, des artistes. Son salon de la rue Lacépède réunissait l'élite spirituelle de Paris.

Il accueillait également avec intérêt les jeunes venant lui demander ses conseils ou son appui. Il les écoutait attentivement ou lisait avec soin leur manuscrit et leur disait toujours son opinion sans déguisement. Cette franchise brusque blessait quelquefois et si elle n'éloigna pas de lui l'estime et l'amitié des forts, elle lui valut la rancune des médiocres.

D'un caractère vif, il avait des sautes d'humeur qui surprenaient ceux qui le connaissaient le mieux. Bien que d'une grande bonté, d'une générosité dont l'Association des journalistes, l'Académie de Médecine et la Bibliothèque de la Faculté ont largement bénéficié, il ne savait guère résister au plaisir de faire un mot d'esprit un peu rosse qui transformait son interlocuteur en un ennemi. Causeur gai et expansif il devenait parfois, sans motif apparent, triste et renfermé. Sa sensibilité toujours en éréthisme souffrait cruellement des critiques injustifiées. D'un abord facile, sa simplicité familière savait se mettre à la portée de tous et cependant il lui arrivait d'avoir un air hautain qui déroutait ceux qui ignoraient sa vraie personnalité.

En 1907, il fonda l'Association professionnelle des journalistes médicaux. Après en avoir été pendant quatre ans le Secrétaire général, il en devint le Vice-Président. Dédaignant les honneurs, il refusa un an

après la présidence que lui offraient ses collègues.

Réalisant une de ses idées les plus chères, il créa, en 1908, la Société médico-historique dont le but était de réunir artistes, savants et lettrés pour discuter ensemble des questions intéressant ces diverses branches intellectuelles.

A mesure que les années s'écoulaient, sa collaboration était de plus en plus recherchée, non seulement, par les journaux médicaux, mais encore par la grande presse. *L'Eclair*, le *Petit Parisien*, l'*Excelsior*, le *Matin*, le *Dimanche Illustré*, etc., etc., publièrent ses chroniques.

En 1919, invité par une université étrangère — l'Université de Bruxelles — à venir faire des conférences, il y développa sa conception de la méthode médico-historique. Conférencier très apprécié, malgré le peu de liberté que lui laissait ses multiples occupations, il exposa devant des auditoires de choix à Paris, à Nice, à Bruxelles, Liège et Anvers plusieurs sujets médico-littéraires.

Ses déplacements furent toutefois peu nombreux. Il passait presque toute l'année à Paris, ne s'absentant qu'au moment des vacances estivales pour se rendre à Vichy où il faisait une cure, puis à Gourdon sa ville natale.

Le travail écrasant qu'effectuait sans relâche Cabanès, épuisa peu à peu sa santé. Dès 1927, ses amis, remarquant sa fatigue et son changement de caractère, s'en émouvaient et insistaient pour qu'il prît du repos. Il résistait, prétextant l'immensité de

l'œuvre à accomplir. Bien plus, son cerveau en sur-activité, intensifiait encore sa production. Mais dans les derniers mois de cette année, lui-même, se sentant malade, réclamait l'avis de ses confrères.

De Bordeaux, en novembre 1927, il écrivait au Dr Molinéry : « ... Je suis bien inquiet. Vous me trouverez bien déprimé moralement autant que physiquement. Que deviennent les projets de travail ? Pendant plusieurs mois au moins je m'en vais abandonner toute collaboration... »

Quelques semaines après, toujours au Dr Molinéry il envoyait ce mot : « Voici au vrai ma situation actuelle. Toujours un tic douloureux, mais plus supportable depuis que je ne sors pas, car voici qu'une bronchite est venue s'ajouter au reste, avec toux fréquente et expectoration abondante. Très légère fièvre les premiers jours mais qui paraît en décroissance. Encore mal de tête que je crois uratique, faute d'exercice, et je me ronge de ne pouvoir vaquer à mes occupations, vous devez le penser. »

Au début de 1928 sa maladie s'aggrava. La nervosité de son caractère s'exagérait sans cesse ; le moindre détail l'irritait, la plus petite remarque le consternait ou le mettait hors de lui. Chaque jour il entreprenait une tâche nouvelle sans que sa surexcitation cérébrale lui permît de la conduire jusqu'à l'achèvement. Des accès de fièvre survenant, il eut du délire, des hallucinations. Celle qui, durant toute sa vie, fut son incomparable compagne et collaboratrice, le soigna avec un tendre dévouement, apaisant du

mieux qu'elle put ses angoisses, prêtant les lumières de sa belle intelligence à ce cerveau qui, peu à peu, s'obscurcissait.

Après de longs mois de souffrances physiques et surtout morales, le 5 mai 1928, Cabanès, âgé de 66 ans, expirait en son domicile à Paris, 5, rue Lacépède. Suivant sa volonté, ses obsèques eurent lieu en toute simplicité en l'église Saint-Médard sa paroisse. Aucun discours ne fut prononcé. L'inhumation se fit au cimetière de Gourdon comme il en avait manifesté le désir.

Le bureau de l'Association professionnelle des journalistes médicaux voulant cependant honorer la mémoire de son fondateur et bienfaiteur, un Comité fut formé qui décida de faire placer un médaillon de Cabanès sur son monument funéraire. Lors de l'inauguration, le 1^{er} septembre 1929, une cérémonie commémorative eut lieu. Là, en présence de Mme Cabanès, des délégués d'associations littéraires et médicales, d'un public nombreux composé de médecins, d'artistes, de savants, plusieurs discours exaltèrent le souvenir du grand Clinicien de l'Histoire.

II

La méthode médico-historique.

Si, dès 1903, dans la préface de la seconde édition du « Cabinet secret de l'Histoire », Cabanès, en quelques pages, indiquait succinctement sa méthode et désignait les historiens dont il avait bénéficié, ce n'est qu'en 1919, invité par l'Institut des Hautes Etudes de Bruxelles, qu'il exposa, au cours de conférences très suivies, sa conception des rapports de la Médecine et de l'Histoire.

Ses conférences eurent un tel retentissement parmi les lettrés que, deux ans plus tard, en 1921, il les réunit et les publia en un volume « L'Histoire éclairée par la Clinique » où se trouve clairement présentée et développée sa méthode médico-historique.

Nous ne saurions trop souligner l'importance de cette œuvre, capitale au jugement de l'auteur lui-même. Nous en avons le témoignage dans une lettre à un de ses critiques et amis auquel il avait, en janvier 1921, envoyé une copie de son manuscrit : « Je suis impatient de connaître votre appréciation sur l'ouvrage dont je vous ai remis les bonnes feuilles, parce qu'il est, pour ainsi parler, ma propre substance, un plaidoyer *pro*

domo et que je fais bon marché de tout ce que j'ai publié si la doctrine que j'y expose ne prend pas corps et n'est pas prise au sérieux. Mes efforts pendant plus de trente années auraient été vains, si on ne veut reconnaître qu'une idée directrice y a présidé. »

L'analyse de ce livre nous fera saisir le processus de la pensée créatrice de Cabanès. Nous y trouverons les principes fondamentaux qui lui ont permis d'établir le plan et les solides assises du vaste monument médico-historique qu'il avait entrepris et dont la réalisation allait exiger toutes les heures de sa vie exceptionnellement laborieuse. Nous relèverons, selon lui, les apports possibles du Médecin à l'Historien et le parti que celui-ci doit en tirer. Enfin, passant rapidement en revue les méthodes de ses prédécesseurs, nous exposerons la sienne.

Dans l'avant-propos de « l'Histoire éclairée par la clinique » Cabanès constate que le vaste champ d'action de la Médecine va, chaque jour, s'agrandissant. De grands esprits ont toujours particulièrement apprécié cette science et reconnu la légitimité de ses droits. Béclard, l'illustre chirurgien disait : « La Médecine, par la grandeur de son objet, l'homme, est, de toutes les sciences, la plus mêlée aux autres... Le Médecin, par l'étendue de sa mission sociale, a le droit de faire partout sa place ». Descartes, Chateaubriand, Littré, Renan et tant d'autres partageaient cet avis.

Pénétré de cette idée, déjà en 1896, dans sa revue « La Chronique Médicale » Cabanès déclarait : « La

Médecine touchant à toutes les branches de l'activité humaine, le Médecin doit aider dans sa sphère à la solution des problèmes historiques, littéraires, philosophiques ou sociaux qui réclament le concours de tous les intellectuels. »

Or, comme il le remarque, le Médecin est de plus en plus sollicité de partager la vie sociale politique et économique de son pays. Et pour légiférer, bien souvent le législateur doit recourir à son avis.

Cette emprise de la Médecine, Cabanès en trouve une preuve originale dans la vulgarisation des termes médicaux. Que d'expressions purement médicales sont tombées dans le domaine public, devenues d'un emploi courant ! N'est-elle pas d'un orateur politique cette hardie comparaison de « ceux qui méditent un bouleversement hasardeux de la société à ces aventuriers du scapel... qui veulent placer la France de force sur une table d'opération ? »

Elaborations cérébrales par comparaison, analogie, transposition de nos sensations accidentelles ou répétées, les images puisent naturellement leurs éléments dans le milieu où l'on vit, aussi sont-elles souvent d'ordre professionnel. Si le public étranger à la médecine use d'images médicales, c'est à la présence presque constante du médecin dans sa vie matérielle, intellectuelle et morale qu'il convient de l'attribuer.

Non seulement la médecine intervient chaque jour davantage dans la vie économique, politique et sociale, mais matière de plus en plus substantielle pour

la science des sciences, elle tend à modifier certaines conceptions philosophiques et à rétrécir la sphère métaphysique. Si, longtemps, la médecine a été volontairement oubliée par la philosophie, les philosophes modernes en tiennent grand compte, leurs doctrines philosophiques en portent témoignage. Nombreux sont les médecins qui leur ont prêté un concours effectif et souvent décisif. Parmi les plus illustres, citons : Gassendi, Leibnitz, Littré, Claude Bernard.

Cette mise à contribution de la médecine par la philosophie est due à ce que, tout en demeurant un art, la médecine s'est engagée dans la voie scientifique. Par ce côté scientifique, notamment, elle s'est imposée à la psychologie qui lui doit toute la richesse de la physiologie expérimentale.

Si, pendant des siècles, on a admis la dualité du corps et de l'esprit, considérés comme deux éléments distincts, indépendants d'un même individu, qui nierait aujourd'hui leur interdépendance ? Qui prétendrait qu'un affaiblissement organique ne retentît pas sur les facultés intellectuelles ?

Certes, quelques natures exceptionnelles paraissent « avoir une âme maîtresse du corps qui l'anime ». Leur extrême rareté confirme, pourrions-nous dire, la règle. Pour un Grégoire le Grand ou un Guillaume de Nassau gardant intacte leur intelligence, la plénitude de leur jugement, la fermeté de leur volonté, que d'hommes illustres, sans compter les simples mortels ont eu leur jugement troublé, faussé, leur volonté amoindrie parfois jusqu'à l'annihilation, leur

intelligence obscurcie et même éteinte par la maladie, moins encore, par de menues misères physiologiques !

Sans parler des lésions cérébrales ou médullaires qui relèvent du neurologue ou de l'aliéniste, il n'est pas contestable qu'un être tourmenté par la douleur physique n'a pas les mêmes réactions intellectuelles et volitives qu'à l'état de santé. L'exemple est remarquable de Marat dont le démon sanguinaire s'exaspérait avec l'acuité de ses douloureuses crises d'eczéma.

Ce facteur physio-psychologique joue un rôle important, souvent primordial, en Histoire, ainsi que nous le verrons à la suite de Cabanès qui se demande si l'Histoire est une science.

Restée longtemps purement littéraire, l'Histoire a l'ambition de prendre rang parmi les sciences. Le pourra-t-elle ?

L'une des principales règles scientifiques formulées par Bacon, l'expérimentation, est interdite à l'historien. D'autre part la caractéristique essentielle de la science est l'établissement de lois générales. Si, de même que le savant l'historien observe les faits, ses déductions ne sont valables que pour l'éphémère espace de temps de ses observations. En Histoire, les siècles se succèdent, chacun d'eux apportant des faits imprévisibles, nouveaux. L'historien doit, comme Pascal, avec humilité songer : ... « à toute l'éternité qui l'a précédé et à toute celle qui le suit ». En définitive, « l'Histoire, écrit Cabanès, ne nous fournit aucun moyen de calculer le cours des nations avec précision et rigueur comme nous calculons le cours des

astres de prédire que, à telle ou telle époque, une nation sera ceci ou cela, comme nous pouvons prédire qu'à une certaine date, un astre arrivera à tel point de l'espace ».

L'Histoire n'étant pas une science, tend-elle à le devenir ? De quelle façon ? En étayant ses connaissances sur d'autres sciences que Cabanès passe en revue. La statistique, l'ethnographie, la démographie, la géographie, l'astronomie, la chimie, la météorologie. Si surprenant que cela puisse paraître, la météorologie a une répercussion non négligeable sur les événements historiques ainsi que nous l'apprend : « Mœurs intimes du passé » série IX où Cabanès consacre tout un chapitre à l'influence du facteur météorologique sur le cours de l'Histoire.

La géologie avec ses bouleversements, ses cataclysmes et surtout l'archéologie ont fourni une riche substance à l'Histoire. En mettant au jour des villes entières, en ouvrant des tombeaux, en déchiffrant des inscriptions pour surprendre leur secret, l'archéologie a ressuscité des civilisations disparues, ignorées même, avec tout ce qu'elles comportaient d'art, de sciences, d'industrie, de commerce, de vie sociale et de lutte jusqu'à leur anéantissement final.

La philologie, l'anthropologie, l'héraldique, la numismatique, l'épigraphie, la paléontologie, la préhistoire, enfin tout récemment la photographie et la radiologie par leur contrôle écartant la supercherie, la mystification ont permis l'identification des docu-

ments, l'affirmation de leur authenticité et leur juste utilisation.

« Toutes ces sciences, écrit Cabanès, dont quelques-unes nées d'hier, ont apporté leur contribution à l'Histoire, qui n'a pas dédaigné leur aide ; pourquoi le pathologiste ou si l'on préfère le médecin, se verrait-il refuser un concours offert dans le seul but d'atteindre cette vérité qui se laisse si malaisément approcher ? »

L'Histoire étudie la vie des nations, lesquelles groupent des individus. Or, comment comprendre l'évolution d'un pays, ses révolutions — véritables crises aiguës morbides au cours de son existence — si on ne pénètre la psychopathologie de la foule ? Dans un livre, solidement documenté, écrit en collaboration avec le Dr Nass : « La névrose révolutionnaire », la versatilité, le déchaînement des instincts, des réflexes de la foule sont parfaitement mis en évidence et analysés. Sans les excuser, on s'explique les atrocités commises durant la révolution de 89 et qui fatalement se renouvellent à chaque mouvement révolutionnaire ; révolution cubaine, mexicaine, espagnole, etc., etc.

D'autre part, dans ces foules impressionnables, mouvantes, effervescentes, des hommes surgissent qui, par un magnétisme personnel, les subjuguent et finalement les dirigent tout comme font en temps normal les chefs légitimes. Usurpateurs ou chefs légitimes sont les esclaves de leur psychisme et pour prendre un terme plus générique de leur tempéra-

ment. Bien des événements historiques considérables résultent moins d'un conflit d'idées que de tempéraments : la Réforme et la Renaissance sont dominées par Luther et Erasme. Au moment de son assassinat par Ravaillac, la verdeur du Béarnais ne risquait-elle pas de nous entraîner dans des hostilités avec la Hollande ?

Nul mieux que le médecin n'est à même d'étudier ces êtres d'exception qui, imprimant les plus formidables oscillations aux destinées des peuples, sont les « fabricateurs d'Histoire ».

Trop souvent, hélas, leur état mental relève du psychiatre ou du neurologue. Non pas qu'il faille voir partout névrose ou folie, mais il faut reconnaître que les fous et les demi-fous sont nombreux parmi ceux qui détiennent les leviers de commande de l'Etat. La mise en évidence d'une névrose ou d'une psychose peut seule permettre l'explication de certains actes de rois, empereurs, régents, présidents de république, dictateurs.

Comment comprendre les incohérences du règne de Paul I^{er} de Russie, si l'on ignore qu'il était un dégénéré, un alcoolique, un épileptique ? Comment expliquer les extravagances de Christian VII de Danemark, de Catherine de Suède, de Charles-Quint sans consulter leur fiche médicale ?

La maladie n'épargne nul mortel et « la garde qui veille aux barrières du Louvre n'en défend point les rois ». Bien plus, une affection leur est propre : la césarite, cette ivresse que donne le pouvoir absolu,

cette monomanie des grandeurs, « ce mélange de phobies variées et d'instinct destructif excité et jamais satisfait », Napoléon en précisait fort bien l'étiologie : « J'ai couché, disait-il, dans le lit des rois et j'y ai contracté une terrible maladie. »

Les rapports de la Médecine et de l'Histoire péremptoirement établis, Cabanès montre la différence entre la médecine-historique et l'histoire de la médecine : « Eclairer la clinique du passé par les connaissances du présent, confronter, si l'on peut ainsi parler, la pathologie des temps disparus avec celle qui est professée par nos maîtres contemporains, est à proprement parler faire de l'histoire médicale. Assembler des textes et des pièces d'archives colligés et contrôlés selon les méthodes de la critique historique, les commenter, les interpréter, avec les lumières de la science biologique, rechercher la part du facteur pathologique et plus spécialement de l'élément mental, dans les déterminations des personnages qui conduisent les événements eux-mêmes, cela est du domaine de la médecine historique. »

Fréquemment la médecine historique et l'histoire de la médecine se prêtent un mutuel appui. Plusieurs œuvres de Cabanès utilisent concurremment ces deux sources.

Si l'historien consultait l'histoire médicale bien des énigmes seraient peut-être déchiffrées. De toute antiquité les médecins ont, en effet, laissé des récits sur la vie et la mort de leurs illustres clients, sur l'état sanitaire des troupes ou sur la société dans

laquelle ils évoluaient. Le médecin de Cléopâtre a narré la mort dramatique de cette reine. Au fur et à mesure que nous approchons des temps modernes, les manuscrits des disciples d'Esculape, utiles à la reconstitution du passé, sont de plus en plus nombreux. Cornelius Agrippa fut l'historiographe de Charles-Quint. L'archiâtre de Marie Stuart a livré les documents du procès de l'infortunée souveraine. L'auteur de l'Histoire abrégée des mouvements d'Angleterre est également un médecin : Georges Bate qui prodigua les secours de sa science à Cromwell et à Charles II. Qui mieux que lui pouvait affirmer à propos du Protecteur : « Cromwell allait ravager toute la chrétienté, la famille royale était perdue, et la sienne à jamais puissante sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère. Rome même allait trembler sous lui ; mais ce petit gravier s'étant mis là, il est mort, sa famille abaissée, tout en paix et le roi rétabli » ?

En France, également, beaucoup de médecins ont apporté leur contribution à l'édifice historique. Héroard, premier médecin du Roi donne, dans son journal, maints détails sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII. Vallot, d'Aquin, Fagon dans leurs relations nous révèlent les fluctuations de la santé du Roi Soleil et le degré d'hygiène de l'époque. Gui Patin, par ses Mémoires nous introduit dans la société du ^{xvii}^e siècle plus particulièrement dans les coulisses de la Faculté et dans l'intimité de ses représentants.

Au ^{xix}^e siècle, d'éminents psychiatres, Lelut, Leuret, Baillarger, Moreau de Tours et bien d'autres, mirent leur science au service de l'Histoire.

Grâce à ces éminents confrères, la médecine pénétrant dans le domaine de l'Histoire lui a procuré une documentation précieuse. Pourtant, ce n'est pas dans le monde médical que Cabanès reconnaît ses initiateurs, ses maîtres, ceux qui, dit-il, lui tracèrent la voie sont trois grands historiens, Michelet, Taine, Littré, dont il examine les méthodes dans son livre : « L'Histoire éclairée par la clinique ».

Artiste et poète, Michelet, comme Augustin Thierry, par la magie de son style, ressuscite le passé. Mais est-il un savant ? Son œuvre est loin d'être objective. Il s'enthousiasme, se passionne pour une cause et sa partialité est manifeste. Contrairement à la formule de Fénelon : « le bon historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays » il demeure en toute circonstance, un français frémissant de l'époque romantique. Or, l'homme de science doit être impartial. Le résultat de ses expériences n'est jamais faussé pour obtenir la conclusion désirée, préméditée, comme nous en avons l'aveu d'A. Thierry qui déclarait : « En 1817 préoccupé du vif désir de contribuer pour ma part au triomphe des idées constitutionnelles, je me mis à chercher dans les livres d'histoire des preuves et des arguments à l'appui de mes croyances politiques ». Cette même préoccupation nous la retrouvons chez Guizot qui par l'Histoire prétendait justifier sa politique et chez Michelet lui-même, qui vivement impressionné

par le mouvement social, devenait facilement un polémiste.

Michelet est un intuitif. Mais l'intuition précieuse, nécessaire au savant, n'est pas suffisante pour faire œuvre scientifique. Si, souvent, Michelet s'est référé intuitivement à la pathologie, cela ne signifie pas qu'il l'ait toujours fait à bon escient. Comme le note fort justement Cabanès : « ce n'est pas l'intuition qui à elle seule peut remplacer le laboratoire ou la clinique. » Or cet historien reconnaît lui-même que la dissection lui répugnait et qu'il devait ses notions médicales à un de ses amis, interne de Bicêtre. Rien d'étonnant donc à ce qu'il commette des erreurs lorsqu'il disserte en historien physiologiste. Il s'appesantit sur des faits secondaires. C'est lui qui divise le siècle de Louis XIV en deux époques : avant et après la fistule, accordant à l'opération subie par le monarque une importance capitale. Le règne de François I^{er} est aussi inconsidérément centré autour d'un abcès. A ces infirmités il attribue de façon injustifiée le changement total de caractère et de fortune de ces rois. Un médecin n'aurait jamais accordé une si grande influence à ces incidents pathologiques sinon négligeables du moins supportables.

L'intuition a mieux servi Michelet lorsqu'il a signalé le rôle de l'hérédité en Histoire. Mais, là encore, il n'a pas su garder une juste mesure. Enfin il ramène trop souvent l'Histoire à une question de sensualité. N'est-ce pas lui qui traduit l'expression célèbre de Louis XIV : « L'Etat c'est moi » par : L'Etat

c'est mon poulx et mon ventre » ? N'est-ce pas de lui : « Henri IV signa entre deux diarrhées le rappel des Jésuites en France. » ?

De l'étude critique de Cabanès sur cet historien il ressort que si Michelet a contribué à étendre le domaine de la physio-pathologie dans les études historiques, il lui a manqué la première qualité du savant, l'esprit scientifique. La sévérité de ce jugement s'explique par la rigueur scientifique de Cabanès. Celui-ci n'émettait jamais une opinion sans avoir passé au crible de la critique la plus serrée les nombreux documents qu'il accumulait. Aussi, s'irritait-il de voir Michelet dissenter sur des sujets médicaux où son incompetence était notoire. Toutefois, déclarer que cet historien a desservi la méthode médico-historique est une exagération de la part de Cabanès. Dire qu'il a voulu la servir malgré des connaissances médicales insuffisantes, serait être plus équitable envers l'admirable poète de « l'Histoire de France ».

Toute différente est l'œuvre de Taine. Michelet était un artiste, Taine fut un scientifique. Il suivit pendant cinq ans des cours de médecine, assista régulièrement aux leçons d'anatomie et de physiologie, s'intéressa particulièrement à la pathologie mentale. Il estimait que la connaissance de la physiologie était indispensable à l'historien pour être un bon psychologue. « Je ne crois pas qu'un historien puisse avoir une idée nette de l'Inde brahmanique s'il n'a étudié au préalable, l'extase, la catalepsie, l'hallucination, la folie raisonnante. » Aussi comparait-il « l'historien au

savant dans son laboratoire ». « Le vice et la vertu, étaient, pour lui, des produits naturels comme le sucre et le vitriol. »

A différentes reprises, Taine a exposé ce que Cabanès appelle « son système ». D'après lui, trois éléments : la race, le milieu, le moment déterminent les actions humaines. Dans l'Introduction à la littérature anglaise, Taine définit ces trois éléments : « ce qu'on appelle la race, ce sont des dispositions innées que l'homme apporte avec lui ; le milieu, sur le pli primitif et permanent viennent s'étaler les plis accidentels et secondaires, et les circonstances physiques ou sociales dérangent ou complètent le naturel qui leur est livré ; le moment, une certaine conception dominatrice à régner ; les hommes pendant deux cents ans, cinq cents ans, se sont représentés un certain modèle idéal de l'homme : au moyen âge, le chevalier et le moine, dans notre âge classique, l'homme de cour et le beau parleur ».

Cette manière de concevoir l'Histoire, Cabanès la trouve trop dogmatique. Il note qu'avec un tel système, il est bien difficile, sinon impossible d'expliquer pourquoi un grand homme surgit à une époque donnée. Napoléon doit-il être considéré comme un produit de son époque, de son milieu ? Alors pourquoi le xix^e siècle et la Corse n'ont-ils pas vu naître plusieurs hommes aussi géniaux que l'Empereur ? Quant à la race, aucune d'elles ne s'est conservée à l'état pur, observe Cabanès. Aussi la théorie raciale dont se réclame la politique de divers pays soulève-

t-elle de nombreuses objections. Comment accepter une thèse fondée sur des prémisses très discutables ? Taine voudrait résoudre les problèmes historiques comme des équations. Bien que psychologue il fait bon marché du libre arbitre. Si l'homme dépend en partie de sa race, de son milieu, de son époque, sa volonté de même que le hasard peuvent le soustraire à la fatalité d'un déterminisme engendré par des causes externes et générales. Sous le bénéfice de ces observations, Cabanès reconnaît à Taine le mérite d'avoir été le premier à introduire les procédés de la clinique pour la compréhension de l'Histoire.

Pour Cabanès, son véritable précurseur est Littré. Celui-ci fit de sérieuses études médicales et passa son internat. Toute sa vie, il s'intéressa à notre profession. A la fin de sa carrière, il disait : « Malgré tout et quoique la médecine m'ait coûté, je ne voudrais pas qu'elle eût manqué à mon éducation générale. » Quelle que fut l'orientation de son activité et particulièrement dans le domaine historique, il manifesta toujours sa formation médicale. De la salle d'hôpital et du laboratoire il conserva la méthode d'analyse et de critique scientifique qu'il appliqua à l'Histoire. Son but fut « d'éclairer la médecine ancienne avec le flambeau de la médecine moderne ». Pour cela, à sa connaissance approfondie de la médecine il joignit celle des textes historiques. Littré a pleinement réalisé son dessein. Avec une méthode sûre, il a le premier redressé maintes erreurs historiques, expliqué scientifiquement des faits que l'antiquité ou le moyen

âge rattachaient à des divinités occultes. C'est lui le créateur de la méthode médico-historique.

Son disciple Brachet voulut créer une science nouvelle, « la pathologie historique ». Malheureusement, il n'était pas médecin comme son maître. Aussi, bien qu'appliquant la méthode de Littré, son insuffisante préparation médicale lui fit commettre des erreurs. Toutefois il approfondit le sillon tracé par Littré et dans lequel Cabanès allait s'engager.

Grâce à son talent, à son érudition, Cabanès a remis en honneur la méthode médico-historique injustement décriée par les historiens rebelles à cette innovation. De très bonne heure, attiré par l'Histoire, il accumula des documents innombrables et étudia, en clinicien avisé, les symptômes morbides présentés par ses patients. Il fut non seulement médecin praticien, mais également anatomopathologiste, psychiatre, hygiéniste : « Nous ne fouillons pas seulement les viscères, dit-il, nous disséquons les cerveaux. Nos opérations ont un autre but que de porter un diagnostic rétrospectif, elles visent à éclairer la psychologie par la physiologie et la pathologie. » Son unique dessein fut la recherche de la vérité. En savant, il estimait que ses conclusions n'étaient pas immuables. Parfois, lui-même les modifiait après la lecture de nouveaux textes ou après des conversations avec des critiques. Trop souvent même, il ne concluait pas, craignant que son opinion ne fût pas étayée sur des preuves irréfutables. Il débrouillait en partie les énigmes mais hésitait à les résoudre d'une manière définitive.

Après de longues et patientes études, il mit en évidence des lois générales : la loi de dégénérescence héréditaire. Dans son livre : « Les morts mystérieuses de l'Histoire », il écrit à propos des Valois : « Les Valois ont subi cette loi fatale et implacable de la dégénérescence qui fait l'homme victime de son évolution. Ils ont disparu, accablés sous le poids de leur hérédité nerveuse et psychopathique, grandie et accumulée en eux par tous les ancêtres. » Plus loin il signale la loi de dégénérescence par l'exercice du pouvoir absolu. Dans « Les fous couronnés », on lit : « Chez Paul I^{er} s'accusent les tares accumulées de ses générateurs et surtout l'influence du milieu et de l'époque à laquelle il a vécu et exercé le pouvoir suprême. » Ailleurs dans « La névrose révolutionnaire », il dégage deux lois de ses observations de la foule ; loi de la perte du sentiment de conservation dans une époque où la vie est constamment menacée ; loi de déchaînement des instincts vils de la foule durant les révolutions. Nombreuses sont encore les autres lois que Cabanès a confirmées dans son œuvre. Par leur établissement, il a montré l'apport scientifique que le médecin pouvait faire à l'Histoire.

Cabanès, dans sa recherche de la vérité historique, se cantonnait dans son domaine médical et n'empiétait pas sur celui qui est propre à l'historien. Il étudiait surtout les morts mystérieuses, la psychopathologie des chefs et des foules et si, par hasard, il abordait la discussion d'une bataille ou d'un autre fait historique, c'est qu'il estimait que le sort de cet

événement avait été assujetti, au moins partiellement, à une cause relevant de notre art. Il répondait au vœu de Victor Duruy : « On nous rendrait service à nous autres historiens, si l'on soumettait toutes les morts tragiques des personnages importants à un examen médical. » La place que Cabanès réclamait dans l'Histoire pour la médecine était celle de « science auxiliaire au service de la découverte de la vérité ». Sa contribution personnelle à la médecine historique fut importante.

L'étude de son œuvre va nous montrer avec quel zèle inlassable il servit la cause qu'il a si magistralement défendue.

III

L'œuvre de Cabanès.

L'œuvre d'Augustin Cabanès est d'une fécondité remarquable. Elle comprend, d'une part plus de soixante-dix volumes, d'autre part une large contribution au journalisme presque exclusivement médical qui se chiffre par des centaines d'articles originaux et des milliers de notes variées. Enfin, partie intégrante de cette œuvre, il convient de signaler le rôle prépondérant que prit Cabanès à la fondation de la Société Médico-Historique dont l'activité fut profitable au développement de la Médecine historique.

LES LIVRES

Cabanès a lui-même classé ses livres en trois catégories : ceux de Médecine historique, de beaucoup les plus nombreux, et les plus importants ; ceux d'Histoire médicale ; les monographies diverses.

I. Livres de Médecine historique.

C'est en 1891 que parut le premier volume de Cabanès : « Marat inconnu. » L'originalité de ce livre valut au jeune auteur — il avait 29 ans. — un très vif succès. La première édition assurée grâce aux souscriptions de ses amis et admirateurs fut rapidement épuisée.

Dans cet ouvrage, Cabanès ne s'est pas proposé pour tâche de réhabiliter Marat, mais, s'appuyant sur les tares physiques et mentales dont il établit le diagnostic rétrospectif, d'expliquer le psychisme de son triste personnage et, chemin faisant, de lui trouver quelques circonstances atténuantes.

Disciple de Taine, avant d'aborder l'évolution psycho-pathologique de Marat, Cabanès le situe au triple point de vue race, milieu et moment. Il nous renseigne donc sur sa famille d'origine genevoise, sa condition sociale.

Dès son jeune âge, un trait fondamental marque son caractère : l'ambition. Plus tard, Marat dira : « La seule passion qui dévorait mon âme était l'amour de la Gloire. » Poursuivant son analyse, Cabanès met en évidence deux autres traits également fonciers, mais un peu moins accusés : une susceptibilité qui s'avérera malade et une curiosité servie par une puissance de travail surprenante. A ces dominantes psychologiques se surajoutent d'autres caractères secondaires : la jalousie, la rancœur, la haine, la cruauté, qui tour à tour ou simultanément vont trou-

ver dans les événements l'occasion de se manifester.

Marat fut réellement un savant. Ses travaux furent très appréciés à l'étranger et particulièrement en Angleterre. Après plusieurs années consacrées à voyager, il rentra en France, pensant que ses œuvres seraient bien accueillies. Or, non seulement elles rencontrèrent peu d'approbation, mais certaines furent même interdites.

Ce premier échec lui fut d'autant plus sensible qu'il l'estima injuste, immérité. Si dès ce moment son caractère s'aigrit, rien encore ne fait présager le sinistre révolutionnaire. Il a d'ailleurs une clientèle élégante et jouit d'une certaine notoriété dans la haute société, grâce à quoi il est nommé Médecin des Gardes du comte d'Artois. L'Académie couronne son Mémoire sur l'Electricité médicale. Son mérite est reconnu ; c'est la période heureuse de sa vie.

Dans l'euphorie, il poursuit ses recherches scientifiques qui doivent, espère-t-il, lui assurer la célébrité.

Si sa théorie sur la lumière lui vaut quelques éloges, la plupart des savants ne la prennent pas en considération. Profondément froissé dans son amour-propre, blessé dans son orgueil, ses rancœurs s'accumulent. Ruminant les petites mesquineries auxquelles peu de savants échappent, et dont il est l'objet de la part de ses collègues, il entre bientôt en lutte avec le clan académique. Il se croit persécuté, puis, par le processus habituel, devient persécuteur. Il appartient désormais à la catégorie des persécutés persécuteurs dont

l'impressionnante cohorte encombre chaque jour tribunaux et asiles. Malheureusement pour ses contemporains, Marat ne borna pas ses réclamations aux salles d'audience. Donnant libre cours à ses instincts cruels, il allait exercer une redoutable persécution. Puisque ses travaux scientifiques ne peuvent satisfaire son « amour de la Gloire », il demandera à la politique ce que la science lui refuse. Dans une formule heureuse, Cabanès peut dire : « Ses échecs scientifiques furent comme le prélude de ses violences politiques. »

Cet Ami du peuple dressera quotidiennement la liste de ses victimes destinées à l'échafaud. Les listes seront d'autant plus longues que les douleurs physiques subies par le tribun seront plus agaçantes, plus irritantes, plus exaspérantes.

Quel est donc le mal qui les provoque ?

Par l'analyse des symptômes retrouvés dans une documentation abondante, souvent inédite, Cabanès affirme qu'il s'agit d'une maladie de peau prurigineuse. Ce diagnostic assez vague ne satisfait pas son esprit précis. Il discute les diverses hypothèses émises sans arriver à une certitude. Il pense qu'il s'agit d'eczéma chronique douloureux et généralisé. Cette maladie, souvent rebelle, même à notre thérapeutique moderne, influe désastreusement sur le psychisme des sujets atteints, les conduisant parfois jusqu'au suicide.

Les souffrances de Marat accentuèrent, précipitèrent le déchaînement de ses mauvais instincts. Atténuèrent-elles ses crimes ?

Si nous avons longuement analysé ce livre initial, c'est pour souligner, dès ses débuts, les qualités fondamentales de Cabanès : son esprit et sa probité scientifiques, sa maîtrise qui s'affirme déjà.

* * *

Dans le second livre paru en 1899, le client choisi fut un littérateur : le romancier de la Comédie humaine. Examinant le caractère de Balzac, sa manie ambulatoire, sa mégalomanie, son attirance pour les découvertes scientifiques et parascientifiques, Cabanès révèle un « Balzac Ignoré » vu par un médecin et non par l'historiographe classique.

De cette incursion dans la littérature, Cabanès gardera le souvenir d'un vaste domaine offert aux investigations médico-historiques. Il ne l'explorera que beaucoup plus tard avec ses études sur « Les Grands Névropathes » parmi lesquels il examine de nombreux littérateurs et artistes : Berlioz, Hoffmann, Dostoïevski, Henri Heine, Coleridge, Chopin, Cooper, Pascal, Molière, Chateaubriand, Byron, Shelley, Wagner, etc.

* * *

A partir de 1900, chaque année, Cabanès offre de nouvelles œuvres à un public toujours avide de le lire. La mort même n'en interrompt pas le cours, puisque, grâce à Mme Cabanès, des ouvrages posthumes parurent.

Cabanès réunit plusieurs de ses livres en séries. La

première comporte « le Cabinet secret de l'Histoire ». Elle comprend 4 volumes. Les deux premiers ont trait aux rois de France et aux prétendants au trône de France, depuis François I^{er} jusqu'au comte de Chambord ; le troisième relate les maladies de personnages célèbres tels : Jean-Jacques Rousseau, Couthon, Scarron ; le quatrième est consacré aux médecins ayant joué un rôle dans l'Histoire ou la littérature : Coitier, Quesnay, Guillotin, Nélaton, Pagello.

Dans cette série terminée en 1900, Cabanès nous promène de la cour à la ville, dévoilant des secrets d'alcôves, instruisant le procès de certaines légendes, révélant des maladies tenues cachées chez nos rois. Les problèmes les plus divers y sont soulevés : François I^{er} est-il mort de syphilis ? Quelle était la cause de la stérilité de Catherine de Médicis ? Comment Nélaton conquiert la célébrité ? Comment Marie Leczinska devint reine de France ? A ce propos Cabanès conte avec verve l'enquête matrimoniale à laquelle se livra un haut dignitaire du royaume pour procurer une épouse à Louis XV. Une liste de 17 jeunes princesses fut soumise au Roi avec rapport circonstancié sur chacune d'elle, surtout au point de vue gynécologique et héréditaire ; le but de ce mariage étant avant tout d'assurer un héritier au royaume.

* * *

Au « Cabinet secret de l'Histoire » succéda « Les morts mystérieuses de l'Histoire » en deux volumes.

Cabanès examine les circonstances dans lesquelles

sont survenues les morts prétendues suspectes des rois, reines et dauphins de France ; morts de Louis IX, Louis XI, François I^{er}, Charles IX, Henri III, Marie de Médicis, Louis XV, Napoléon I^{er}, Napoléon III. Avec une documentation copieuse et probante il fait justice de quelques erreurs historiques et réhabilite des personnages que leurs contemporains avaient accusé d'assassinat. Ainsi, la famille de Valois s'est éteinte, non pas comme on l'a cru longtemps, parce que le poison versé par des mains criminelles a exercé ses ravages, mais à cause de la dégénérescence, due aux mariages consanguins et à l'hérédité psychopathique.

Que de morts naturelles ont été étiquetées crimes ! Catherine de Médicis ne fut-elle pas accusée d'avoir supprimé deux de ses fils pour que règne son préféré Henri III ? L'auteur démontre l'inanité de cette accusation : François II, atteint de phtisie, eut sa fin avancée parce qu'en outre il était adénoïdien et qu'à cette époque on ignorait la thérapeutique de cette affection. Charles IX, également phtisique, mourut après une lente agonie qui aurait dû exclure tout soupçon.

*
* * *

Le rôle du poison au cours de l'Histoire avait déjà occupé une place importante dans « Les morts mystérieuses de l'Histoire ». Cabanès reprend ce sujet, le développe et publie en 1903, avec la collaboration du D^r Nass : « Poisons et sortilèges ».

Le poison et la sorcellerie à travers les âges et les pays y sont amplement traités. Les auteurs nous instruisent de la préparation des drogues homicides et de leurs meurtrières utilisations en Grèce, dans la Rome antique, à la cour pontificale, en France, en Espagne. Ils terminent par une étude très intéressante sur les poisons employés de nos jours et notent l'intervention moralisatrice de la science. Grâce à ses progrès, les analyses chimiques, physiques, biologiques, de plus en plus précises, décèlent aisément les poisons les plus variés et les plus subtils. La facile découverte du corps du délit inspire une crainte salutaire aux empoisonneurs et entraîne une diminution de la criminalité.

Par leur examen critique, les auteurs détruisent bien des légendes qui « alimentent la verve du romancier mais que l'historien ne peut accepter sans hérésie. Certes, il est des légendes qu'il convient peut-être de ne pas déflorer, et le souci de la vérité historique ne doit pas en faire oublier le charme pénétrant ni la poétique morale. Mais celles-ci doivent être détruites qui nous présentent l'humanité plus mauvaise encore qu'elle ne l'est, qui sont la honte et non la gloire des sociétés passées ».

Les auteurs réhabilitent la mémoire de plusieurs personnages : des empereurs romains, Catherine de Médicis, le Régent, le placide Louis XVI lui-même que d'aucuns accusaient d'avoir voulu empoisonner son serrurier.



En 1906, toujours en collaboration avec le Dr Nass, Cabanès étudie la psychologie des foules dans « La névrose révolutionnaire ». C'est un vaste tableau de la psycho-pathologie de la Révolution de 89.

Les sentiments qui se sont emparés de la foule à cette époque y sont analysés. Une importance capitale est attribuée à la peur : « cet affolement général et pour ainsi dire impromptu, caractérise parfaitement l'âme de la foule en 89.

L'assassinat de la princesse de Lamballe et les scènes horribles auxquelles il donna lieu sont décrits avec un luxe de détails et un réalisme qui fait frémir. Dans ce récit on sent Cabanès tout près d'abandonner son impartialité. Il s'enthousiasme pour son sujet et sous le savant apparaît l'artiste dont la plume recrée le passé. A la lecture de cette description on partage l'avis de Jules Claretie : « Michelet eût salué en lui un vaillant élève ».

Mais combien le disciple s'éloigne du maître, lorsqu'il analyse avec toute la sûreté de sa science médicale l'aberration mentale de la multitude dans la tourmente. Les persécutés persécuteurs surgissent de toutes parts, l'instinct de conservation, si ancré dans l'âme humaine est aboli. Non seulement la mort n'est plus redoutée, mais elle exerce une étrange fascination, on s'y précipite. Le suicide revêt même l'apparence épidémique. « Les femmes, écrit Cabanès, se

résignèrent à un sacrifice auquel elles savaient ne pouvoir se soustraire, traitant la vie comme une maîtresse aimable mais infidèle dont il faut s'attendre à être quitté, et avec une philosophie toute épicurienne, savourant ses faveurs, consolées d'avance de ses disgrâces ».

Aux descriptions tragiques succèdent heureusement des sujets moins sombres qui, sollicitant notre attention, détendent notre esprit : les extravagances de la mode, le fanatisme de la langue, la littérature révolutionnaire.

Ce livre passionnant a une conclusion que Taine ne renierait certes pas : « Les sociétés, comme les individus, ont leurs fièvres, au cours desquelles elles éliminent leurs humeurs malignes et brûlent leurs poisons. L'épreuve est parfois longue et douloureuse mais elle a son utilité. »

*
* *

Après les convulsions de la Révolution la grande figure de Napoléon s'impose à Cabanès. En quelques années paraissent « Napoléon jugé par un Anglais », « Dans l'intimité de l'Empereur », « Au chevet de l'Empereur ».

Ce n'est plus le stratège génial, révolutionnant l'art de la guerre, faisant retentir l'Europe et le monde du fracas de ses armes qui nous est dépeint. C'est le simple mortel, descendant d'une famille d'arthritiques, en proie comme le commun des hommes aux

misères familiales et domestiques et aux soucis de santé. Mais à ceux-ci, Cabanès ne leur reconnaîtra pas l'influence capitale que leur eût accordé Michelet. Toutefois il admet que, dans une certaine mesure, les fluctuations de santé de l'Empereur ont influencé son destin.

Sans attribuer la défaite de Waterloo uniquement à une défaillance physique de Napoléon, Cabanès insiste sur le fait que, souffrant d'une douloureuse crise hémorroïdaire, il était pénible à l'Empereur de rester en selle sur son cheval alors que les diverses phases de la bataille, ou se jouait le sort de son empire et de la France, eussent exigé des déplacements incessants.

A propos de la mort si controversée du captif de Sainte-Hélène, reprenant les témoignages des médecins qui le soignèrent, Cabanès conclut que Napoléon est mort autant de ^{tuberculose} ~~syphilis~~ que de cancer.

*
* *

Dans « Les Indiscrétions de l'Histoire », « L'Enfer de l'Histoire », « Les Coulisses de l'Histoire », « Les Enigmes de l'Histoire », « La Belle-Sœur du Grand Roi », « Légendes et curiosités de l'Histoire » qui se succèdent à un rythme rapide, les sujets les plus divers sont traités. Le tragique y cotoie le comique. Certaines pages même pourraient surprendre dans un travail aussi didactique. De graves sujets : Napoléon était-il épileptique ? les derniers moments du duc de Berry, d'une haute importance médico-historique

voisinent avec des frivolités, des grivoiseries : le nœud de l'aiguillette, les causes grasses de l'ancien parlement, la recherche de la paternité au temps jadis.

Certains critiques ont reproché à Cabanès ce mélange de sujets sérieux et légers. Nous ne partageons pas leur opinion. Bien au contraire, louons-le de savoir « passer du grave au doux, du plaisant au sévère », ainsi que le conseille Boileau. L'érudition de Cabanès, aussi vaste en Histoire qu'en Médecine, lui aurait parfaitement permis de séparer ses diverses études et de les présenter en des œuvres homogènes. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

Aimant la diversité qui délasse, il a pensé que son lecteur n'était pas différent. Après avoir imposé une certaine tension d'esprit avec l'examen de la psychologie de Charles-Quint par exemple, il estime une détente nécessaire et conte d'amusante façon : comment se mariaient les rois autrefois. De la sorte la médecine historique apparaît agréable, attrayante et non comme une suite compacte, monotone de faits d'où se dégagerait fatalement l'ennui.

*
* *

« La Princesse de Lamballe intime » nous introduit non seulement à la cour de Louis XVI, mais également dans les milieux scientifiques du XVIII^e siècle. La princesse fut une des premières adeptes de Mesmer et entraîna à sa suite la meilleure société autour du fameux baquet.

Examinant la surintendante du point de vue médical, Cabanès, documenté surtout par les rapports du Dr Saiffert qui soigna longtemps la jolie princesse, conclut qu'elle était épileptique.

Dans ce même livre, une bonne place est faite à Marie-Antoinette. De cette reine infortunée qui, dans le malheur et devant la mort allait faire preuve d'une grandeur d'âme et d'un courage remarquables, l'anecdote suivante dépeint à souhait le caractère léger et spirituel : c'est à Diane de Polignac que la reine, émue de certains propos scandaleux qui lui étaient revenus aux oreilles, dit un jour : « Est-il vrai que le bruit court que j'ai des amants ? — On tient bien d'autres propos sur Votre Majesté, répondit la comtesse. — Lesquels ? — On dit que le beau Fersen est le père du Dauphin ; M. de Coigny de Madame Royale ; le comte d'Artois de M. de Normandie... et la Reine, interrompant avec vivacité l'énumération pour demander : « et la fausse-couche ? »

*
* *

Deux livres sur « Les Condé » corroborent une fois de plus la loi de dégénérescence. Le fatalisme héréditaire a présidé avec une despotique rigueur au sort de cette illustre lignée. Après son ascension et sa grandeur, nous assistons à sa déchéance. Elle a suivi la courbe inéluctable du destin. Le vainqueur de Rocroy portera au summum la célébrité de sa famille, après lui ses descendants tarés laisseront peu à peu

se dissiper ce glorieux héritage. Le dernier Condé mènera une vie honteuse qu'il quittera dans des conditions scandaleuses.

* * *

Tous les ouvrages précités concernent surtout des événements relatifs à l'Histoire de France. La curiosité de Cabanès l'ayant conduit à jeter un regard par-dessus nos frontières, sa précieuse indiscretion nous a valu trois ouvrages d'un haut intérêt médico-historique : « Folie d'empereur », « Fous couronnés », « Le mal héréditaire ».

« Folie d'empereur » c'est l'histoire intime des Hohenzollern depuis le petit burgrave de Nurembreg jusqu'à l'empereur Guillaume II.

Le rôle important joué par la Syphilis acquise ou héréditaire dans cette maison royale et impériale est nettement établi par Cabanès.

* * *

Avec une science égale, un art identique dans « Fous couronnés » défilent sous le regard aigu du psychiatre, les Romanoff depuis Pierre le Grand jusqu'à Nicolas II et la dynastie des Wittelsbach.

Pour chaque membre de l'impériale famille, le clinicien averti fait un diagnostic précis. « Sans doute Paul I^{er} avait de qui tenir ; et serait-il démontré qu'il n'est pas le fils de Pierre II, on ne saurait oublier que, le frère de Pierre le Grand, Ivan était atteint d'im-

bécillité congénitale, que son fils Alexis était un être dénué d'intelligence ; que son petit-fils Pierre II fut un névrosé à penchant érotique ; que sa fille Elisabeth se montra mystique et sensuelle jusqu'au dévergondage ; du côté même de Catherine, sans rappeler la nymphomanie de celle-ci, n'a-t-on pas découvert dans la ligne holsteinoise au moins trois cas d'égarément d'esprit. »

La dynastie Wittelsbach n'est pas mieux partagée : « Ceux des membres qui n'ont pas l'esprit complètement dérangé ont eu d'étranges manies qui attestent un déséquilibre cérébral manifeste. »

*
* *

Dans « Le mal héréditaire », les maladies, les tares, les vices de la famille des Habsbourg et des Bourbons d'Espagne sont mis à nu : Jeanne la Folle avec sa nécrophilie et sa manie circulaire ; Charles le Quint dont les bizarreries n'ont pas amoindri l'intelligence politique supérieure, Philippe II instable, d'une jalousie malade, accusé du meurtre de son fils, le dément don Carlos ; Philippe IV aboulique ; Charles II véritable épave humaine.

Devant ces tristesses médico-historiques, nous partageons le sentiment exprimé par le Professeur Lacassagne dans la préface de « Les morts mystérieuses de l'Histoire : » « A connaître tous ces dessous de la royauté, on se sent malgré soi pris de pitié pour les guenilles empourprées que secoue sans trêve et à toute génération les bras impitoyables de la Nemesis antique. »

* * *

A travers ses différentes œuvres, nous avons vu Cabanès historien, anatomo-pathologiste, psychiatre, médecin consultant, thérapeute à l'occasion, dans la série des « Mœurs intimes du passé » on le découvre hygiéniste. Cette série, la plus longue de toutes, comprend douze tomes.

Le premier décrit comment nos aïeux se garantissaient du froid. Les moyens de protection n'étaient pas toujours efficaces. Au ^{xvii}e siècle, lorsqu'on ne possédait pas, comme le Roi Soleil, une santé bravant les intempéries, on prolongeait le plus longtemps possible son séjour au lit. Les amis et connaissances venaient vous y rendre visite.

Dans ce même volume, Cabanès se livre à une enquête approfondie sur la propreté manuelle, buccale, sexuelle à travers les siècles, notant au passage de bizarres pratiques. Son érudition nous renseigne sur l'origine du mouchoir et du peigne.

Si, a-t-on prétendu, l'hydrothérapie, fort répandue chez les anciens, notamment chez les Romains qui l'avaient importée et développée en Gaule, avait presque disparu au moyen âge, c'est que les moines tout puissants alors, l'avaient proscrite exaltant, glorifiant la saleté corporelle dont Job sur son fumier était le symbole évangélique. Avec une mauvaise foi partisane, il a été affirmé qu'afin de marquer son mépris des soins de propreté — pratique païenne — et voir

voir triompher la saleté — dogme chrétien — le clergé avait fait fermer les établissements balnéaires. Cabanès, dans le tome II des « Mœurs intimes du passé » fait justice de ces imputations calomnieuses. Il prouve, que la plupart des établissements d'hydrothérapie étaient devenus de véritables lupanars, sources de démoralisation et de dépravation. L'hygiène et la morale publiques seules imposèrent leur fermeture. Pour corroborer cette explication, Cabanès découvre dans de vieux textes que : « les règles de divers monastères imposaient aux religieux l'obligation de prendre des bains la veille de grandes fêtes ».

Dans le troisième tome, les processions licencieuses circulent, gesticulent, déployant un naturalisme débordant ; les folies du carnaval se donnent libre cours ; les fous et les bouffons amusants et grotesques, sous leur apparente folie font entendre les avertissements, les jugements les plus sensés.

La vie de l'étudiant à travers les âges fait l'objet du quatrième volume. Cabanès relate la turbulence, les farces, les pérégrinations, la vie de bohème et aussi de labeur de la jeunesse estudiantine et plus particulièrement du carabin. Toutefois il montre que les privilèges dont cette jeunesse usait et abusait même tendent de plus en plus à disparaître.

Sous l'angle médico-historique, dans le cinquième tome, Cabanès retrace les maladies contagieuses dont le génie épidémique prit à certaines époques une allure tellement maligne qu'elles furent de véritables fléaux

de l'humanité : la peste, la lèpre, le choléra, la variole, la grippe.

Ces calamités provoquèrent dans la foule des réactions semblables à celles déclenchées au cours des mouvements révolutionnaires : influence prépondérante de la peur, foisonnement des aberrations mentales, éclosions des sentiments extrêmes les plus opposés, l'égoïsme féroce alternant avec les plus beaux exemples d'altruisme. Cabanès en cite un sublime : pour éviter de contaminer les personnes qui viendraient l'ensevelir, un nonagénaire, atteint de peste, creusa sa tombe, mit un peu de paille sur le bord et se coucha de manière qu'en expirant, il put choir dans la fosse.

L'obstétrique, la gynécologie, la puériculture fournissent l'ample matière des VI^e, VII^e et VIII^e volumes : naissance de l'enfant, régime du nouveau-né au moyen âge et à la renaissance ; comment accouchaient les reines. Grâce à de nombreuses et attrayantes descriptions, nous assistons à la délivrance des royales parturientes, cérémonial auquel seuls étaient conviés les princes du sang.

De la naissance, Cabanès passe naturellement à l'éducation des enfants royaux et impériaux de France depuis Charles XVI jusqu'à Louis XVIII, du Roi de Rome au Prince impérial.

Le règlement des honoraires médicaux au temps jadis, la découverte de la médecine vibratoire sont décrits dans le IX^e volume. Cette thérapeutique que beaucoup croient de date récente est fort ancienne.

Sans remonter à Juvénal et à Hippocrate, Cabanès rappelle la vogue du trémousoir au XVIII^e siècle. La Faculté le recommandait contre la mélancolie, la neurasthénie. Plus tard, la chaise berceuse fut préconisée dans l'atonie gastrique.

Le trémousoir ou fauteuil de poste, s'il ne guérissait pas toujours avait du moins l'avantage de distraire le malade en le faisant voyager. Quelquefois même il le conduisait aux stations thermales dont Cabanès dans les tomes X et XII nous signale les particularités tant historiques que médicales. Les Eaux chaudes et Cauterets avaient la réputation de faire cesser la stérilité. La reine de Navarre s'y rendit. Au XVII^e siècle Henri IV mit à la mode les stations pyrénéennes. A d'autres époques Plombières, Bagnols, Bourbon-Lancy, Pougues eurent également leurs hôtes célèbres. A Plombières, une coutume curieuse voulait que le curé de la ville héritât des meubles des étrangers décédés en cours de cure.

Le XI^e volume des « Mœurs intimes du passé » traite deux sujets originaux : le Sabbat a-t-il existé ? l'importance du facteur météorologique en Médecine et en Histoire. Sous la plume de Cabanès renaissent les pantomimes effrénées, les figures grimaçantes des malheureux hystériques dont certains payèrent de leur vie des crimes imaginaires.

A propos des influences météorologiques Cabanès relève que les chaleurs estivales favorisent l'éclosion des mouvements révolutionnaires, révolution de 89, juillet 1830 ; le froid a permis à Pichegru d'occuper

la Hollande ; le vent a toujours protégé Albion. C'est lui qui dispersa l'invincible Armada envoyé par Philippe II, empêchant le débarquement en Angleterre. Même mésaventure arriva à la flotte de Napoléon qui ne put quitter Boulogne. Le brouillard a tantôt empêché l'attaque, tantôt favorisé l'assaut. Enfin l'inondation a toujours été une puissante arme défensive pour les assaillis.

Au moment de sa mort, Cabanès avait en préparation plusieurs ouvrages. De nombreux chapitres étaient déjà écrits, prêts à la publication. Madame Cabanès, pressée par les amis et admirateurs de son mari, afin que quelques fleurons ne fissent pas défaut à l'œuvre de l'écrivain, colligea tous ces chapitres, y mit la dernière main. C'est ainsi que les quatre derniers volumes des « Mœurs intimes du passé » sont des œuvres posthumes.

Nous ne saurions mieux faire ressortir l'importance des « Mœurs intimes du passé » qu'en rappelant ce que dit Cabanès au premier chapitre du tome IV consacré à la vie de l'étudiant : « La connaissance du passé ne sert pas seulement à satisfaire la curiosité qu'éveillent en nous des coutumes pittoresques ou des usages surannés, elle nous permet de constater aussi bien en matière d'institutions universitaires que d'institutions sociales, religieuses ou politiques la continuité historique, la survivance des habitudes. »



Nous aurons parcouru tous les ouvrages médico-historiques lorsque nous aurons signalé deux livres aux sujets contraires. « Les Évadés de la médecine » rappellent à notre attention Perrault, Denis Papin, Sainte-Beuve, Véron, Berlioz qui, après avoir fréquenté la faculté de médecine, désertèrent notre art. Tandis que « les Médecins amateurs » évoquent des personnalités littéraires, artistiques et mondaines qui, sans être passées par la faculté se sont vivement intéressées et parfois même de façon excessive à la médecine, en particulier à la thérapeutique appliquée pour le grand dam de leurs éventuels clients. Que de conseils Mme de Sévigné ne prodigua-t-elle pas à sa fille, à ses parents et amis ! « Mme de Sévigné a, toute sa vie, fait de la médecine ; elle aurait vécu de nos jours, qu'elle se fût exposée à des poursuites pour exercice illégal. » Citons parmi ces médecins amateurs : Léonard de Vinci, Diderot, Mirabeau, Bernardin de Saint-Pierre.

Si nous avons choisi pour classer les livres de Médecine historique un ordre presque chronologique, c'est, avons-nous jugé, qu'il était le plus logique pour suivre le développement de la pensée du grand artisan de la méthode médico-historique. Aux lignes sévères de ses premiers ouvrages, à l'austérité de leur science où la plume du médecin garde le tranchant du scalpel, s'ajoute bientôt l'art du conteur qui donne à la science vulgarisatrice l'attrait d'un roman passionnant.

2. Livres d'histoire de la médecine.

« Remèdes d'autrefois » inaugure la série d'études d'histoire de la médecine, où l'on trouve les caractéristiques du talent de Cabanès : sûreté de la documentation, grande et profonde érudition.

Dans ce livre paru peu après les premiers ouvrages de médecine historique, notre infatigable chercheur nous rappelle les médications du passé. Nos pères subissaient les médecines les plus variées. Les unes incontestablement efficaces : quinquina, thériaque, saignée, clystère. Les autres inopérantes, voire même dangereuses. Parmi celles-ci relevons au hasard le traitement aussi imprévu que frappant, pourrait-on dire, conseillé par le D^r Récamier pour les cholériques. « Il faut les rosser ferme et fort. » Un autre disciple d'Esculape, ayant observé qu'un serrurier avait guéri du choléra après ingestion de harengs saurs et de haricots, ordonnait le même traitement à un maçon. Ce dernier succombait peu après. Notre clinicien consignait dans ses notes : Choléra. — Remède : harengs saurs, haricots — bon pour les serruriers — mauvais pour les maçons. Quelques médecines, outre leur inefficacité, étaient franchement répugnantes : absorption d'excréments de toutes sortes.

Si l'étrangeté, la cocasserie de ces médications provoquent notre surprise, nous font sourire, n'en déduisons pas que la naïveté, la crédulité soient moindres aujourd'hui qu'au temps de nos aïeux. La présomption, l'ignorance de nos guérisseurs contemporains ne le

cèdent en rien à celles de leurs prédécesseurs. L'incommensurable bêtise humaine leur fournit toujours une mine d'exploitation inépuisable.

*
* *

« Remèdes de bonnes femmes » écrit avec la collaboration du Dr Barraud en administre la preuve plaisante et incite à plus d'indulgence, à plus de modestie, si l'on confronte les remèdes de nos pères avec les cures baroques, extravagantes, quelquefois tragiques de certaines individualités médicales ou extramédicales modernes.

Actuellement encore, dans nos campagnes et même dans nos villes : le mal de dents se traite par le port d'un collier de pattes de taupe ou en frottant la dent malade avec un os de mort ; un marron d'Inde dans la poche préserve du rhumatisme et des hémorroïdes, une chaussette sale autour du cou guérit de l'angine, l'ail est souverain contre l'aliénation mentale.

Comme le remarquent les auteurs de « Remèdes de bonnes femmes » « malgré les difficultés attachées à la science médicale en général et à l'art de guérir en particulier, tout le monde de nos jours, comme sous Hérode, à Paris comme aux rives du Niger, se mêle d'être Médecin ».

La science dont n'enorgueillit avec puérilité et vanité notre ^{xx}^e siècle est donc loin d'avoir triomphé du préjugé. Au fait, n'est-elle pas la fille de l'empirisme ?

*
* *

« L'Esprit d'Esculape » et « Les joyeux propos d'Esculape » écrits en collaboration avec le Dr Witkowski font revivre l'esprit rabelaisien de l'ancien carabin.

Les sujets traités sont souvent lestes, de franche gaillardise. On y trouve l'histoire du clystère avec ses alternatives de succès et de défaveur, mais dont l'administration a toujours suscité des anecdotes croustillantes, égrillardes. Les auteurs ont également recueilli de nombreux bons mots des médecins célèbres. Au moment où une victime de Vénus sortait de son cabinet, Ricord la rappelait : « Rendez-moi mon ordonnance, il faut que j'y ajoute quelque chose. — Elle est pourtant déjà bien longue, Docteur. — Monsieur, vous devriez, dans votre cas, vous estimer heureux que l'on ajoute au lieu de retrancher. »

De tous temps les médecins ont exercé la verve ironique des lettrés. Avec éclectisme Cabanès et Witkowski ont, en ces deux livrés, recueilli quelques-uns de ces sarcasmes : « Piron ne voulut jamais consentir à se faire médecin. Il disait qu'il avait toujours voulu savoir à peu près ce qu'il disait et plus encore à peu près ce qu'il faisait. »

*
* *

Le même esprit gouailleur, gaulois se retrouve dans « Les curiosités de la médecine » réparties en quatre volumes : « Fonctions de la vie, Les curiosités du corps

humain, Les cinq sens, Le sixième sens ». A leur propos, Cabanès nous promène à travers les siècles, dans les deux hémisphères, répandant son érudition encyclopédique.

Le fond de cette œuvre est alimenté par les anecdotes auxquelles ont donné lieu les organes ou les sens. Ainsi le foie n'est pas envisagé comme la glande à fonctions hématopoïétique, glycogénique, uropoïétique..., mais comme le siège de l'amour. Le cœur nous vaut un rappel de la littérature amoureuse.

Aux cinq sens classiques, Cabanès en ajoute un sixième : le sens génésique. Par la verve de notre conteur, l'étude de ce sixième sens n'engendre certes pas la mélancolie. Elle atteste à quel point le souci de sa virilité obsède l'homme, provoquant son orgueil ou son humiliation. Cette dernière inavouée se dissimule sous les artifices les plus divers.

La circoncision chez les Turcs, les testicules artificiels, les rapports de l'intelligence et de la prostate, les prouesses génésiques, la couvade sont autant de chapitres curieux et amusants.

*
* * *

Nous ne ferons que signaler « Les souvenirs d'un académicien sur la révolution, le premier Empire et la Restauration » que Cabanès rapporte et commente en les faisant précéder d'une introduction sur l'académicien Charles Briffaut, pour nous arrêter sur « Chirurgiens et blessés à travers l'histoire » qui est

incontestablement le plus important ouvrage d'Histoire de la Médecine de Cabanès.

La plainte des blessés qui s'est élevée dès le premier choc des hommes, traversant les âges, sans cesse renouvelée, sans cesse accrue par les mêlées de plus en plus effroyables et généralisées ne pouvait manquer de solliciter en Cabanès le médecin et l'historien.

Quelles étaient les meurtrissures corporelles provocatrices de ces gémissements, de ces lamentations ? Par quoi et comment étaient-elles causées ? Qu'avait-on fait pour les soulager, les calmer, les guérir ? Comment la civilisation est-elle intervenue pour atténuer les misères physiques, morales et matérielles des victimes des folies sanguinaires ? Voilà l'émouvant, le complexe sujet que Cabanès a amplement traité dans « Chirurgiens et blessés à travers l'Histoire ». Il l'a fait avec sa manière personnelle, accompagnant les précisions techniques d'anecdotes toujours intéressantes et instructives.

Ce bel ouvrage d'Histoire de la Médecine, auquel se référeront toujours ceux qui désormais étudieront les conséquences morales et matérielles de la guerre, a recueilli le triple suffrage des lettrés des historiens et des médecins. Son haut mérite lui a valu d'ailleurs d'être couronné par l'Académie de Médecine.

Par sa valeur intrinsèque et son développement, l'ensemble de l'œuvre d'Histoire de la Médecine de Cabanès est loin d'avoir l'importance de son œuvre

médico-historique. Toutefois elle présente l'incontestable intérêt de constituer une précieuse documentation pour les chercheurs futurs.

3. Les monographies.

Lors de ses visites quotidiennes aux bibliothèques, aux musées, aux expositions, aux bouquinistes des quais, Cabanès ne bornait pas ses recherches aux notes, aux livres, aux manuscrits, artiste autant que savant, collectionneur dans l'âme, il aimait à dénicher des gravures, des estampes, des aquarelles, des objets rares dont les reproductions agrémentaient ensuite chacun de ses ouvrages.

La nature artistique de Cabanès s'est surtout donnée libre cours dans les monographies. Elles constituent dans son œuvre un genre très particulier. Ce sont des plaquettes de grand luxe, généralement éditées par des firmes pharmaceutiques et offertes gracieusement au monde médical à titre publicitaire. Pour illustrer les siennes, Cabanès puisait généreusement dans ses richesses iconographiques et faisait appel aux collections privées. Lui-même veillait au choix du papier et des caractères d'imprimerie afin d'assurer une parfaite présentation typographique.

Parmi les nombreuses monographies relevant toutes de la médecine historique, citons : « Madame de Maintenon et le duc du Maine à Barèges », écrit avec la collaboration du Dr Molinery, étude clinique de la paralysie infantile du jeune duc dont la guérison fut

obtenue grâce à trois cures à Barèges sous la surveillance maternelle de Mme de Maintenon et le contrôle médical de Fagon ; « Le costume du médecin en France », « La Médecine en caricature », « La Goutte et l'humour », « Les Goutteux célèbres », « Poitrinaires et grandes amoureuses », récit véridique de la vie de Marie Duplessis, bien différent de la légende de la Dame aux Camélias.

A la veille de sa mort parurent les deux dernières plaquettes de Cabanès : « Dents et Dentistes à travers l'Histoire » marque l'ingéniosité et l'évolution de l'art des protégés de Sainte Apolline. « Esculape chez les artistes » montre que l'Art, loin de s'opposer à la Science, s'en est souvent servi pour réaliser des chefs-d'œuvres.

Les monographies de Cabanès forment une agréable collection médico-historique. Leur édition trop restreinte prive bien des amateurs bibliophiles de la joie de les posséder. La plupart d'entre elles sont en effet hors commerce ou épuisées.

CABANÈS ET LE JOURNALISME

Cabanès fut un journaliste né. On prétend qu'il était encore sur les bancs du collège lorsque, dans la presse locale, parut son premier article dont nous ignorons le sujet. C'est vers 1890 qu'eurent lieu ses véritables débuts dans le « Progrès médical »,

En 1896, il fit en reportage sensationnel. Comme nos modernes reporters qui sillonnent le monde à la recherche d'interviews retentissantes, Cabanès, sans bénéficier des facilités que la vie contemporaine accorde à ces derniers, projeta une entrevue avec le Dr Pietro Pagello, l'amant passager de Georges Sand. Ce n'était pas tâche facile. Avant lui bien des hommes de lettres avaient vainement tenté d'obtenir des renseignements de ce personnage quelque peu énigmatique. Mais le Dr Pagello avait toujours gardé un mutisme absolu. Cabanès, pressentant le réel bénéfice que la littérature devait recueillir de la connaissance des lettres de G. Sand au médecin vénitien, écrivit à son confrère le Dr Just Pagello, fils de Pietro Pagello, pour lui demander la copie de ces lettres et l'autorisation de les publier. Après un échange de correspondance, le Dr Just Pagello fit parvenir à

Cabanès la fameuse lettre « En Morée » où dans un style passionné la romancière déclare son amour au jeune et beau médecin. Toutefois il s'excusait de ne pouvoir transmettre les autres lettres, son père se refusant à les divulguer de son vivant.

Persistant dans son projet, le 4 septembre 1896, Cabanès se rendit à Belluno, résidence de la famille Pagello. Il y fut reçu par le Dr Just Pagello qui l'introduisit auprès de son père alors âgé de 89 ans. Dans un long entretien, après lui avoir raconté ses relations avec « la Sand » — relations auxquelles il n'avait pas attaché plus d'importance qu'à une banale aventure avec une jolie femme — le nonagénaire lui offrit une des tasses dont se servait la romancière à Venise et dans laquelle Musset avait étanché sa soif de fébricitant.

On devine la joie qu'en éprouva Cabanès. Il rapporta la précieuse porcelaine à Paris, la plaça dans une des vitrines de son salon, la montrant toujours avec une pointe d'orgueil à ses visiteurs.

Cette interview, d'autant plus difficile que Pagello était sourd et que Cabanès avait peu de connaissance de la langue italienne dans laquelle son hôte s'exprimait, eut un grand retentissement. Elle parut même si extraordinaire à l'époque que d'aucuns mirent en doute son authenticité. Ce reportage classa immédiatement Cabanès parmi les chroniqueurs les plus connus et les plus recherchés.

Comme journaliste, le nom de Cabanès reste indissolublement lié à la « Chronique médicale » dont

il fut le créateur et le rédacteur en chef. Il en était à ce point l'âme que, malgré le grand mérite de ses éminents collaborateurs, les lecteurs de la « Chronique médicale » ne l'appelaient que « le journal de Cabanès ». Aussi quoique très appréciée et très répandue elle ne survécut que quelques années à son fondateur. En 1936, après quarante ans de vie brillante, elle disparaissait à son tour ; Cabanès était mort depuis huit ans.

Créée en 1894, le premier numéro est daté du 15 décembre 1894. Son sous-titre : Revue scientifique littéraire et anecdotique exposait son programme. Cabanès avait su grouper autour de lui des collaborateurs tels que : Zola, Goncourt, Henri de Rochefort. Ce périodique, d'abord bi-mensuel, puis mensuel connut dès sa première année un succès qui ne se démentit et jamais du vivant de son fondateur.

Comme Rédacteur en Chef de la « Chronique médicale », Cabanès publia un grand nombre d'articles originaux. Plusieurs de ceux-ci lui servirent plus tard à la composition d'importants ouvrages dont les lecteurs de la « Chronique » avaient eu en quelque sorte la première.

En janvier 1896, sa revue ayant déjà eu un peu plus d'un an d'existence, Cabanès écrivait : « La Chronique médicale est et restera un journal d'idées et de faits, de documents présentés sous une forme littéraire mais dont le fond ne cessera de rester médical ». En réalité, avec les années, la partie purement médicale s'amenuisait de plus en plus, tandis que la partie

historique et anecdotique prenait une plus grande extension.

Son journal n'épuisa pas son activité journalistique. Pendant près de trente ans il collabora régulièrement sous les pseudonymes du D^r Rondelet et du D^r Bienvenu à « La Médecine Internationale ». C'est là que parurent ses longues chroniques sur « La médecine du passé », qui réunies en une série de douze volumes constituèrent « Les mœurs intimes du passé » dont nous avons parlé. Dans cette même revue il écrivit « Les transfuges de la médecine » sorte d'avant-propos aux « Evadés de la Médecine ».

D'autres périodiques médicaux lui offrirent leurs colonnes : « Le Progrès médical » inséra ses notes sur le génie et la névrose, sujet qui lui était particulièrement cher ; « Le Répertoire des alcaloïdes » où sous le pseudonyme du D^r Fernel, les lecteurs reconnaissaient aisément leur talentueux auteur, « Esculape », « Le Correspondant médical », « La Gazette des hôpitaux », « La France médicale », « Le Journal de Médecine de Paris »..., etc., etc.

En dehors du journalisme médical professionnel — il le considérait, dit son ami le D^r Noir, Rédacteur en Chef du « Concours médical », comme sa véritable profession — la collaboration de Cabanès fut très recherchée par la grande presse parisienne. *Le Figaro*, *Le Petit Parisien*, *Le Journal*, *Le Dimanche Illustré*, *L'Excelsior*, etc..., etc..., publièrent ses articles. Si par ses chroniques il réussit à intéresser un public nombreux et divers, peu disposé en général à s'instruire des sujets

complexes d'Histoire et de Médecine, c'est que Cabanès journaliste réalisa l'heureuse et rare symbiose du savant et du parfait vulgarisateur. De même que dans ses livres il restait le conteur fin et érudit dont l'esprit charme et la science séduit.

LA SOCIÉTÉ MÉDICO-HISTORIQUE

Ecrivain, journaliste, conférencier, Cabanès poursuivait inlassablement le même but : l'intervention de la méthode médico-historique dans l'Histoire. C'est dans cette même pensée qu'il fonde le 2 mars 1908 la Société Médico-Historique. Qu'était cette Société ? Bien qu'officiellement, son acte de décès n'ait jamais été signé, nous en parlons au passé, car elle n'a plus donné signe de vie depuis le mois de juin 1910. Ayant pour objet l'étude des rapports de l'Art, de la Littérature, plus particulièrement de l'Histoire avec la Médecine, elle réunissait des savants, des médecins, des historiens, des littérateurs et des artistes. Sa création fut longue et laborieuse. Cabanès à maintes reprises, soit dans ses conversations privées soit dans la Chronique médicale en avait signalé la nécessité. Son idée chemina lentement, lancée pour la première fois en 1896 dans la « Chronique médicale », elle ne recueillit que douze ans plus tard l'adhésion de l'élite de la pensée française et étrangère. Parmi les personnalités les plus marquantes, citons en France : Landouzy, Paul Bourget, Brissaud, Jules Claretie, Galippe, Lacassagne, Lemaître, Pinard, Pozzi..., etc..., etc., à

l'étranger : Lombroso, Antonini, Jacoby, Rancoroni, Nicéforo, etc., etc.

La première réunion eut lieu le 2 mars 1908. Le Bureau définitif était ainsi composé :

Président d'honneur : Anatole France.

Président : Professeur Landouzy.

Vice-Présidents : Paul Bourget et Professeur Gilbert Ballet.

Secrétaire général : D^r Cabanès.

Secrétaire des séances : D^r Meige.

Trésorier : D^r Laignel-Lavastine.

Bibliothécaire archiviste : Félix Chambon.

La Société se réunissait mensuellement. En fin d'année, un Bulletin était publié qui donnait les comptes rendus des séances. Cabanès exposa la dernière maladie de Napoléon ; Meige, les fous dans l'art ; Noury, l'alimentation des accouchées dans l'art ; Régis, la dromomanie de J.-J. Rousseau ; Lombard, la mort d'Henriette d'Angleterre, etc., etc.

La dernière réunion eut lieu le 14 juin 1910. Pour quelles raisons une Société composée d'hommes aussi éminents, répondant si bien à l'esprit qui avait présidé à sa fondation, est-elle tombée en léthargie ? Nous l'ignorons. Retenons toutefois l'activité débordante, fébrile que cette éphémère création avait exigé de Cabanès qui sans trêve, se multipliait pour assurer le triomphe d'une cause qui était sa vie même.

IV

Commentaires sur l'œuvre de Cabanès.

Rarement, une œuvre originale est acceptée d'emblée ; elle est toujours discutée, souvent même incomprise au début, elle ne s'impose que lentement. L'œuvre de Cabanès ne fait pas exception à cette règle. Si, dès ses premiers ouvrages, il reçut éloges et encouragements, il subit aussi d'ardentes critiques.

L'idée fondamentale qui présida au développement de son œuvre fut attaquée sans ménagement et avec injustice. Des historiens craignaient que les médecins n'empiétassent inopportunément sur leur domaine. Des médecins ironisaient : « Nous avons toutes les peines du monde à faire un diagnostic exact avec toutes les facilités que nous donnent la clinique et le laboratoire, disaient-ils, et vous allez chercher à établir, sur des pièces d'archives, de quoi ont souffert, de quoi sont morts tels ou tels grands personnages. »

Avec ténacité et persévérance, Cabanès pratiqua le « *volentes ducunt, nolentes trahunt* » si bien qu'aujourd'hui nul historien, nul médecin n'ignore l'im-

portance de la médecine historique, davantage, tous proclament son incontestable utilité.

Plus encore que l'idée de Cabanès, la composition de ses livres a été discutée. Sans tenir compte de l'opinion de ceux qui dénigrent de parti pris, il est des esprits impartiaux dont les critiques doivent être prises en considération pour juger équitablement les écrits de Cabanès. Ces critiques portent sur le développement du côté anecdotique, le manque de conclusion, l'utilité et le style de son œuvre.

Certains lui ont reproché d'abuser de l'anecdote. Ils ont même prétendu qu'elle constituait la substance même de son œuvre. Que penser de cette assertion ? L'anecdote tient certainement une large place dans ses divers ouvrages. Loin de le contester, lui-même dans « l'Histoire éclairée par la Clinique » écrit : « Je suis de l'avis de Mérimée qui disait : je n'aime dans l'Histoire que les anecdotes, et parmi celles-ci je préfère celles où j'imagine trouver une peinture vraie des mœurs et des caractères à une époque donnée. »

Chez Cabanès l'anecdote est toujours très bien sélectionnée. Elle est comme un rayon de lumière projetée sur un point obscur. Elle dévoile un caractère, une coutume, découvre une société, illumine un paysage. Citons celle-ci qui met en évidence les dangers des « Remèdes de bonne femme » : « A peine l'enfant morvandiau avait-il fait son entrée dans la vie, que la matrone ou plutôt la ramasseuse, ainsi nommée parce qu'elle était chargée de ramasser tout nouveau-né à sa chute en ce bas monde, la ramas-

seuse, disons-nous n'abandonnait la mère que pour faire sa proie de l'enfant et refondre à sa guise l'œuvre incorrecte de la nature. Son nez était-il camard, elle le tirait pour l'allonger ; son crâne avait-il une forme oblongue, que dans son esthétique impitoyable, la matronne jugeait peu conforme aux saines traditions de la statuaire, elle le flétrissait pour l'arrondir. »

D'autre part l'anecdote adoucit la rigidité, la sécheresse de l'Histoire, davantage, l'anime et la rend intéressante, séduisante.

Forme-t-elle le fond de l'œuvre de Cabanès ? Laissons-le répondre : « Il serait toutefois injuste de prétendre que le côté anecdotique et piquant est celui qui prime tout, que le déshabillage importe plus que l'auscultation, que le speculum sert plus que le scalpel. » Malgré cette vigoureuse réponse, il nous semble que le sujet doit être envisagé sous deux angles différents. On doit reconnaître que dans ses livres, considérés du point de vue Histoire, Cabanès ne décrit ni grandes batailles, ni traités, ni changements politiques ou territoriaux, mais expose et discute des contingences d'ordre médical ayant influencé le développement de faits historiques plus ou moins importants. Or, c'est surtout l'anecdote qui révèle, étaye ces contingences. Au jugement de l'historien, elle est donc la trame de l'œuvre de Cabanès. Tout autre est notre avis si l'on examine les travaux de Cabanès, et c'est ce qu'on doit faire, en tant qu'apport de la science médicale à l'Histoire. Les mêmes faits acquièrent alors

une importance médico-historique qui s'élève bien au-dessus du niveau anecdotique.

Dans une œuvre aussi étendue que celle de Cabanès, il eût été bien surprenant que toutes les anecdotes soient de même qualité. Cette constatation faite, nous dirons que c'est avec un profit certain pour l'Histoire que Cabanès a largement utilisé l'anecdote grâce à laquelle ses ouvrages sont toujours intéressants et agréables à lire.

Une autre critique adressée à Cabanès est son exagération de l'analyse et son hésitation à conclure. Nombreux sont en effet les chapitres où après avoir examiné plusieurs hypothèses il ne conclut pas. Il confronte les différentes thèses, met en valeur ce qu'elles ont de positif, mais se garde souvent de porter un jugement définitif.

Pour ne pas rester dans l'abstrait, citons quelques exemples. Dans son étude de la maladie de Marat, il n'affirme pas que celui-ci était atteint d'eczéma, mais « pense qu'il pourrait bien s'agir de cette affection ».

Lorsqu'il recherche les causes de la mort de Condorcet, il examine successivement le suicide par instrument tranchant, la mort par embolie ou par inanition, l'empoisonnement et il écrit : « Nous avons dit ce qui nous paraissait le plus soutenable : la mort par embolie. Nous nous y tenons donc en formulant toutefois cette réserve que l'autopsie n'ayant pas été, selon les règles de l'art, un doute subsiste en faveur de l'empoisonnement. »

De même il étudie la fin de Don Carlos mais ne nous

en révèle pas l'énigme, estimant qu'il manque de documents pour conclure.

Evidemment l'esprit préférerait une certitude. Une chose est ou n'est pas, dit-on. Ceux qui pensent ainsi, oublient qu'il existe l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse et que pour juger certains événements celui-ci doit primer celui là. La Médecine, tout en étant une science, reste encore par certains côtés un art. Il ne faut pas attendre d'elle des déductions aussi rigoureuses qu'en mathématiques.

Le mérite de Cabanès est justement de ne pas avoir voulu demander à la Médecine plus qu'elle ne pouvait donner, et d'avoir fait ressortir que même les problèmes la concernant ne sont pas tous solubles « dans l'état actuel de nos connaissances ».

Loin de trouver que le manque de conclusion est un défaut dans l'œuvre de Cabanès, nous estimons que c'est une marque de probité du savant qui introduisant la médecine « dans le domaine de l'Histoire, l'a fait avec une prudence excessive, une méthode sévère, n'avançant une théorie que basée sur un fait indiscutable, certain, ne cherchant pas la vérité absolue, mais un relatif suffisant pour permettre d'expliquer » comme l'a si justement remarqué le Professeur Lacassagne.

L'utilité pratique de son œuvre, Cabanès lui-même l'a indiquée à diverses reprises. Il a contribué à réhabiliter nombre de personnages, à détruire des préjugés dangereux et de honteuses légendes. Certains l'ont accusé d'avoir rabaissé des héros à « notre commune

mesure », en nous montrant leurs faiblesses. Non, c'est inexact. En nous dévoilant le côté humain de leur nature, il nous a incité à plus d'indulgence pour leurs défaillances. Dans ses ouvrages il a rendu justice au passé en montrant la science moderne héritière et bénéficiaire de l'empirisme de nos pères. Il pensait que la morale devait s'améliorer dans la mesure où la science progressait : son œuvre plaide en faveur de cette thèse.

Nous ne saurions terminer ce chapitre sans dire quelques mots du style de Cabanès. Ce n'est pas un écrivain impeccable : les négligences sont fréquentes et parfois même il maltraite quelque peu la grammaire. N'est-ce pas là un défaut commun aux écrivains dont le cerveau est trop riche d'idées ? Chez eux, souvent, hélas, la forme est sacrifiée au fond. Pourtant celle-ci devrait toujours être reine.

Mais, devant l'importance de son œuvre, pourquoi aller chercher les petites fissures qui n'en altèrent en rien la solide charpente ? Cabanès a bien atteint le but qu'il s'était proposé : Etre un Médecin au service de l'Histoire.

Conclusions.

De cette étude il ressort que :

I. — Cabanès contribua à rénover et à vulgariser la méthode médico-historique.

II. — Il édifia une œuvre de médecine historique d'une importance incontestée.

III. — Il enrichit par de nombreux ouvrages l'histoire de la médecine.

Il est regrettable, qu'avec tant de qualités, Cabanès n'ait pas fondé une école d'études médico-historiques dont les disciples eussent poursuivi son œuvre.

Vu : Le Président de la thèse,
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :
Le Doyen de la Faculté des Sciences
chargé des fonctions de
Recteur de l'Académie de Paris,

MAURAIN.

Vu : le Doyen,
A. BAUDOUIN.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES D'AUGUSTIN CABANÈS

Ouvrages de Médecine historique.

Une Allemande à la cour de France : in-16, 400 pages, 85 grav.
Albin Michel, 1916.

Au Chevet de l'Empereur : in-16, 444 p., 128 grav. Albin Michel,
1924.

Balzac ignoré : in-18, 124 p. Charles, 1899, réédité par Albin
Michel.

Le Cabinet secret de l'Histoire : 4 volumes in-18. Charles, 1897-
1900, réédité en 1905 par Albin Michel. 4 volumes for-
mant ensemble 1.550 p., 44 grav.

Les Condé : 2 volumes in-16 formant ensemble 1.089 pages,
155 grav. Albin Michel, 1932-1933.

Dans les Couloirs de l'Histoire : 3 volumes in-16 formant en-
semble 1.089 p., 153 grav. Albin Michel, 1929 et 1937.

Dans l'Intimité de l'Empereur : in-8, 512 p., 124 grav. Albin
Michel, 1924.

L'Enfer de l'Histoire : 2 volumes in-16, formant ensemble
634 p., 68 grav. Albin Michel, 1926 et 1937.

Les Enigmes de l'Histoire : in-16, 345 p., 48 grav. Albin Michel,
1930.

Les Évadés de la Médecine : in-16, 383 p., 60 grav. Albin Michel,
1931.

- Folie d'Empereur* : in-16, 461 p., 63 grav. Albin Michel, 1916.
- Fous couronnés* : in-16, 439 p., 56 grav. Albin Michel.
- Grands névropathes* : 3 volumes in-16, formant ensemble 1.120 p., 176 grav. Albin Michel, 1930-1931-1935.
- L'Histoire éclairée par la Clinique* : in-8, 320 p. Albin Michel, 1921.
- Les Indiscrétions de l'Histoire* : 6 volumes in-16 formant ensemble 2.364 p., 93 grav. Albin Michel, 1903-1908.
- Légendes et curiosités de l'Histoire* : 5 volumes in-16 formant ensemble 1.950 p., 179 grav. Albin Michel.
- Le Mal héréditaire* : 2 volumes in-16, formant ensemble 728 p., 156 grav. Albin Michel, 1926 et 1927.
- Marat Inconnu* : in-18, 328 p. Genonceaux, 1891, réédité par Albin Michel, 1911, 572 p., 60 grav.
- Médecins amateurs* : in-16, 383 p., 59 grav. Albin Michel, 1932.
- Mœurs intimes du Passé* : in-16, 12 volumes formant ensemble 5.250 p., 1.004 grav. Albin Michel, 1908, 1936.
- Les Morts mystérieuses de l'Histoire* : préface du professeur Lacassagne, in-8, 540 pages, Maloine, 1901, réédité par Albin Michel, 2 volumes formant ensemble 892 p., 48 grav.
- Napoléon jugé par un Anglais* : in-8, 492 p. Vivien, 1901.
- La Nécrose révolutionnaire* : en coll. avec le Dr Nass, préface de Jules Claretie, 542 p., 20 grav. Société française d'imprimerie-librairie, 1906, réédité par Albin Michel, 1925, 2 volumes formant ensemble 760 p., 106 grav.
- Poisons et sortilèges* : en collaboration avec Dr Nass : 2 volumes in-16 formant ensemble 635 pages. Plon, 1903.
- La Princesse de Lamballe intime* : in-8, 516 p., 132 grav. Albin Michel, 1922.

Ouvrages d'Histoire Médicale.

- Chirurgiens et blessés à travers l'Histoire* : gr. in-8, 624 p., nombreuses grav. Albin Michel, 1918.

Les Curiosités de la Médecine : 4 volumes in-16, formant ensemble 1.260 p. Le François, 1925, 1926, 1927.

L'Esprit d'Esculape : en collab. avec le Dr Witkowski, in-8, 290 p., Le François.

Les Joyeux propos d'Esculape : en coll. avec le Dr Witkowski, in-8, 308 p. Le François, 1922.

Remèdes d'autrefois : in-18, 2 volumes formant ensemble 980 pages. Maloine, 1905 et 1913.

Remèdes de Bonne femme : en collab. avec V. Barraud, in-18, 390 p. Maloine, 1907.

Souvenirs d'un académicien : 2 volumes in-8 formant ensemble 670 pages. Albin Michel.

Les Monographies.

Le Costume du Médecin : in-4. Laboratoires Longuet, 1921.

Dents et Dentistes à travers l'Histoire : 96 p., nomb. grav. Laboratoires Bottu, 1928.

Esculape chez les Artistes : in-16, 403 p., 198 grav. Le François, 1928.

Les Goutteux célèbres : in-8, 137 p., nomb. grav. Laboratoires Midy, 1921.

Madame de Maintenon et le Duc du Maine à Barèges : en collaboration avec le Dr Molinery, in-8, 55 pages, grav., les auteurs, 1917.

Les Médecins et Molière : in-8, 30 p. Laboratoires du Léniforme, 1924.

Poitrinaires grandes amoureuses : in-8, 31 p. grav. Devambez, 1924.

La Salle de garde : in-8, 128 p. grav. Laboratoires Montagu, 1917.

Petites misères grandes maladies : in-8, 28 p. Revue mondiale, 1922.

RÉFÉRENCES

- ALBIN MICHEL : discours prononcé à Gourdon le 1^{er} septembre 1929. *In* Un grand Historien, le Docteur Cabanès. Albin Michel, 1930, pages 76 à 78.
- BABONNEIX : Id., pages 83 à 85.
- J.-G. BERRY : Cabanès (Médecine Internationale, juin 1928).
- P. CALEL : discours prononcé à Gourdon le 1^{er} septembre 1929. *In* Un grand Historien, le Docteur Cabanès. Albin Michel, 1930, pages 72 à 76.
- CHASSAING : LE COQ et OTHERS : Cabanès (Chronique médicale, 16 juin 1928).
- DAVIDOU : discours prononcé à Gourdon le 1^{er} septembre 1929. *In* Un grand Historien, le Docteur Cabanès. Albin Michel, 1930, pages 90 à 93.
- EUZIÈRE : id., pages 67 à 70.
- J.-L. FAURE : id. pages 65 à 67.
- LAIGNEL-LAVASTINE : id., pages 7 à 83.
- R. MOLINERY : « L'Histoire éclairée par la clinique », par le Dr Cabanès. Analyse critique (Médecine internationale, avril 1921).
- Le Dr Augustin Cabanès fondateur de la « Chronique Médicale » (l'Art médical, n° 60, 30 juin 1928, L'U. M. F. I. A., juillet-août 1928).
- NOIR : « Mœurs intimes du Passé », 6^e série, par le Dr Cabanès. Analyse critique (Concours médical, n° 27, 4, juillet 1920, pages 1700 à 1703).

- « Au chevet de l'Empereur », par le Dr Cabanès. Analyse critique (Concours médical, n° 36, 7 septembre 1924, pages 2076 à 2078).
 - Les obsèques de Cabanès (Concours médical, n° 21, 20 mai 1928, pages 1519 et 1520).
 - Discours prononcé à Gourdon le 1^{er} septembre 1929.
 - L'inauguration du monument du Dr Cabanès (Concours médical, n° 36, 8 septembre 1929, pages 2711 à 2713).
 - Un livre posthume de Cabanès sur « Les Grands Névropathes ». Analyse critique (Concours médical, n° 50, 14 décembre 1930, pages 3759 à 3761).
 - « Les Condé », par le Dr Cabanès. Analyse critique (Concours médical, n° 2, 8 janvier 1933, pages 108 et 109).
- SENEVET : discours prononcé à Gourdon le 1^{er} septembre 1929. *In* Un grand Historien, le Docteur Cabanès. Albin Michel, 1930, pages 70 à 72.
- J. SEVAL : id., pages 85 à 90.
- Cabanès journaliste (Concours médical, 22 septembre 1929, n° 38, pages 2868 à 2870).
- P. VOIVENEL : discours prononcé à Gourdon le 1^{er} septembre 1929. *In* Un grand Historien, le Docteur Cabanès. Albin Michel, 1930, pages 46 à 63.
- Cabanès (Concours médical, n° 38, 22 septembre 1929, pages 2860 à 2868).

